

L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 18 FÉVRIER 1928

86^e Année. — N^o 4433.

Gaston SORBETS, rédacteur en chef.



« Je remercie du fond du cœur la patriotique population de Strasbourg de cette grandiose manifestation,
» par laquelle elle affirme son indéfectible amour pour la France, une et indivisible. »

M. POINCARÉ A STRASBOURG. — Du perron de l'Hôtel de Ville, le président du Conseil harangue la foule.

A la droite du président du Conseil, M. Borromée, préfet du Bas-Rhin, et M. Richert, maire de Brumath, promoteur de l'invitation des maires d'Alsace.

Phot. J. Clair-Guyot. — Voir l'article et les autres photographies pages 151 et 152.

VERS LE PALAIS DES NATIONS

Certains quotidiens ont annoncé, non sans quelques réserves, que des négociations avaient été engagées dans le but de pouvoir proposer à l'Assemblée de septembre de la Société des Nations le transfert du siège de cette Société de Genève à Vienne. Cette nouvelle, lancée par un correspondant américain, a soulevé les protestations de la presse allemande. Elle a été officiellement démentie par le gouvernement autrichien. Enfin, dans les milieux autorisés du secrétariat de la Société des Nations, on déclare ne rien savoir d'un tel projet, qui ne saurait être sérieusement envisagé dans les conditions actuelles.

Bien au contraire, en ce moment même, le secrétariat de la Société des Nations se préoccupe de l'édification du palais qui doit abriter, sur les bords du Léman, les services et les assemblées de ce grand organisme international ; notre correspondante à Genève, M^{me} Noëlle Roger, nous donne à ce sujet les intéressants détails qui suivent :

Que sera-t-il, ce palais des Nations ? Quelle silhouette imposera-t-il, pour des siècles sans doute, à ce rivage de Sécheron où tant de voyageurs illustres se sont arrêtés ? Personne n'en sait rien encore. Et, sans doute, les cinq architectes qui travaillent aujourd'hui dans une étroite collaboration à établir le plan nouveau n'ont-ils pas pris actuellement leurs décisions dernières.

On se rappelle l'incertitude où l'on était au mois de juillet, lorsque furent publiés les résultats du concours ouvert entre les architectes du monde entier. Le jury international n'avait pu se résoudre à faire un choix définitif entre les 377 projets qui lui furent soumis. Aucun, d'ailleurs, ne répondait exactement aux conditions posées qui étaient de nature diverse et concernaient le site, qu'il s'agissait de ménager, les dimensions des constructions, le coût de l'entreprise. Le jury s'était en quelque sorte récusé, se bornant à récompenser 27 projets. Et, comme il aimait la symétrie et la belle ordonnance des chiffres, il avait décerné neuf prix de 12.000 francs, neuf premières mentions de 3.800 francs et neuf secondes mentions de 2.500 francs.

La question restait pendante. On parlait d'ouvrir

un nouveau concours, lorsque l'Assemblée de septembre 1927, comprenant la nécessité d'une décision rapide, institua un comité de cinq diplomates qui avaient des raisons pour se montrer impartiaux puisqu'ils représentaient des pays dont les architectes n'avaient pas concouru ou n'avaient pas reçu de récompense. Un Japonais le présidait, M. Adatei ; le rapporteur était un Anglais, sir E. H. Young. Les trois autres membres appartenaient : à la Colombie, M. Urrutia ; à la Grèce, M. Politis ; à la Tchécoslovaquie, M. Osusky. A eux cinq, ils assumèrent la tâche difficile d'orienter le sort du palais des Nations. Ils avaient le droit de s'entourer de toutes les compétences qu'ils jugeaient utiles. Ils demandèrent trois rapports : un rapport aux autorités fédérales et genevoises, un autre au secrétariat de la Société des Nations, enfin un rapport technique à deux architectes, un Anglais et un Tchéque, qui travaillèrent pendant deux mois en loge, quasi sous clef, sans communiquer avec personne. Le comité des Cinq eut un mois pour confronter les exigences de ces trois rapports et prendre ses décisions.

D'abord, le choix que le jury du concours n'avait pas osé formuler, entre le style classique et le style ultra-moderne, le comité des Cinq l'imposa en éliminant définitivement le projet de M. Le Corbusier.

D'ailleurs, cet architecte se montrait, au début, intransigeant. Sans doute lui serait-il difficile d'accepter les modifications exigées. Aurait-il renoncé aux pilotis qui soutenaient son énorme bâtisse de 265 mètres de longueur, à ses façades de verre qui donnaient au palais l'aspect d'une gigantesque usine ? Consentirait-il à abaisser la façade de la salle de l'Assemblée dressant au bord du lac 45 mètres de maçonnerie, alors que la loi genevoise interdit les constructions dépassant 21 mètres ? Entre les huit autres projets primés, le comité des Cinq désigna celui de MM. Henri-Paul Nénot et Julien Flegenheimer, comme pouvant le mieux servir de point de départ à l'élaboration du plan nouveau. Et il adjoignit à ces deux architectes trois collaborateurs, dont les projets avaient également reçu le prix de 12.000 francs : M. Carlo Broggi (Rome), M. Camille Lefèvre (Paris), M. Giuseppe Vago (Hongrie), qui auraient les mêmes droits que MM. Nénot et Flegenheimer et signeraient avec eux.

En effet, le comité des Cinq imposait toute une série de transformations au plan qu'il avait désigné.

D'abord, les trois bâtiments assignés à l'Assemblée, au secrétariat et à la bibliothèque seront distribués dans la partie supérieure du terrain, en bordure de la route de Lausanne, réservant ainsi du côté du lac un parc dont les ombrages magnifiques seront sauvegardés.

Le projet de MM. Nénot et Flegenheimer alignait sur la rive une longue colonnade qui se mirait dans l'eau. Il devra être en quelque sorte retourné, puisque la consigne actuelle est d'orienter la façade décorative sur la route de Lausanne et de simplifier la façade qui regardera le lac. Le comité des Cinq recommande d'éviter les motifs d'ornements conventionnels, sans tomber dans le genre « usine ».

Le projet de MM. Nénot et Flegenheimer avait situé le bâtiment du secrétariat au midi, du côté de Genève. L'ordre est donné de le transporter au nord, du côté du Bureau du Travail, ce qui semble logique et permet de réserver la place des agrandissements futurs, impossibles à prévoir du côté de Genève, sans détruire le musée d'ethnographie et le parc de Mon-Repos. C'est la salle de l'Assemblée, immuable et définitive, qui sera orientée au midi du côté de Genève.

Les salles du Conseil, que le projet de MM. Nénot et Flegenheimer avait installées dans le bâtiment de l'Assemblée, devront aller habiter l'immeuble du secrétariat. Le palais de l'Assemblée comptera 200.000 mètres cubes, le bâtiment du secrétariat, 100.000 mètres cubes, sans parler de la bibliothèque, qui atteindra peut-être le chiffre de 500.000 mètres cubes.

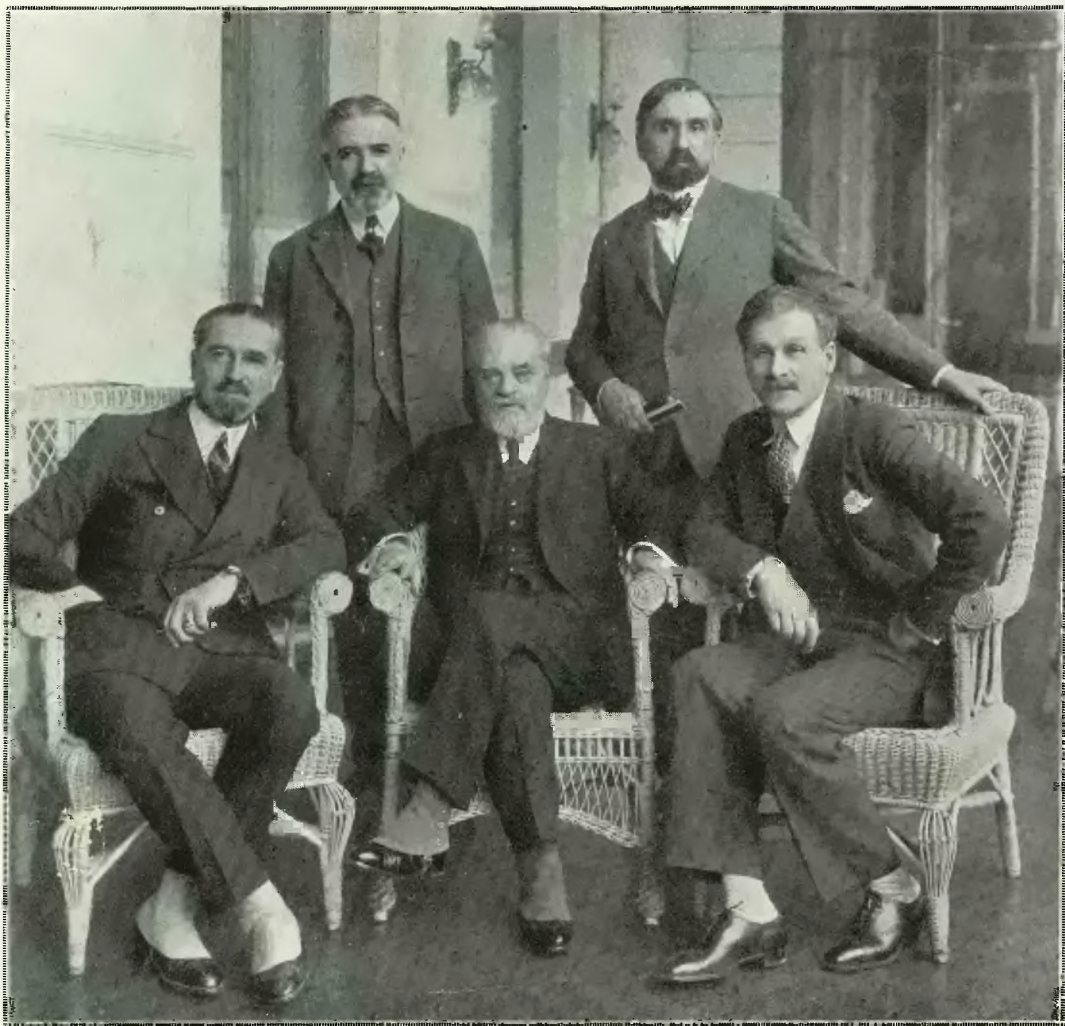
Telles sont, dans les grandes lignes, les modifications requises (il en est d'autres, de moindre importance, concernant l'aménagement intérieur, dont nous ne pouvons parler ici) qui obligent les cinq architectes à remanier totalement le projet primitif.

D'ailleurs, le programme imposé naguère aux concurrents n'est plus le même aujourd'hui, grâce aux dix millions de francs-or que M. Rockefeller a donnés pour la création de la bibliothèque. Elle devient désormais une institution trop importante pour se contenter de l'hospitalité du secrétariat, comme on l'avait envisagé. Elle doit occuper un édifice entier, indépendant, à proximité des bâtiments du secrétariat et de l'Assemblée, ce qui permet de diminuer la longueur des façades. Quatre millions du fonds Rockefeller seront consacrés à la construction de cette bibliothèque internationale, qui sera mise à la disposition de tous les travailleurs.

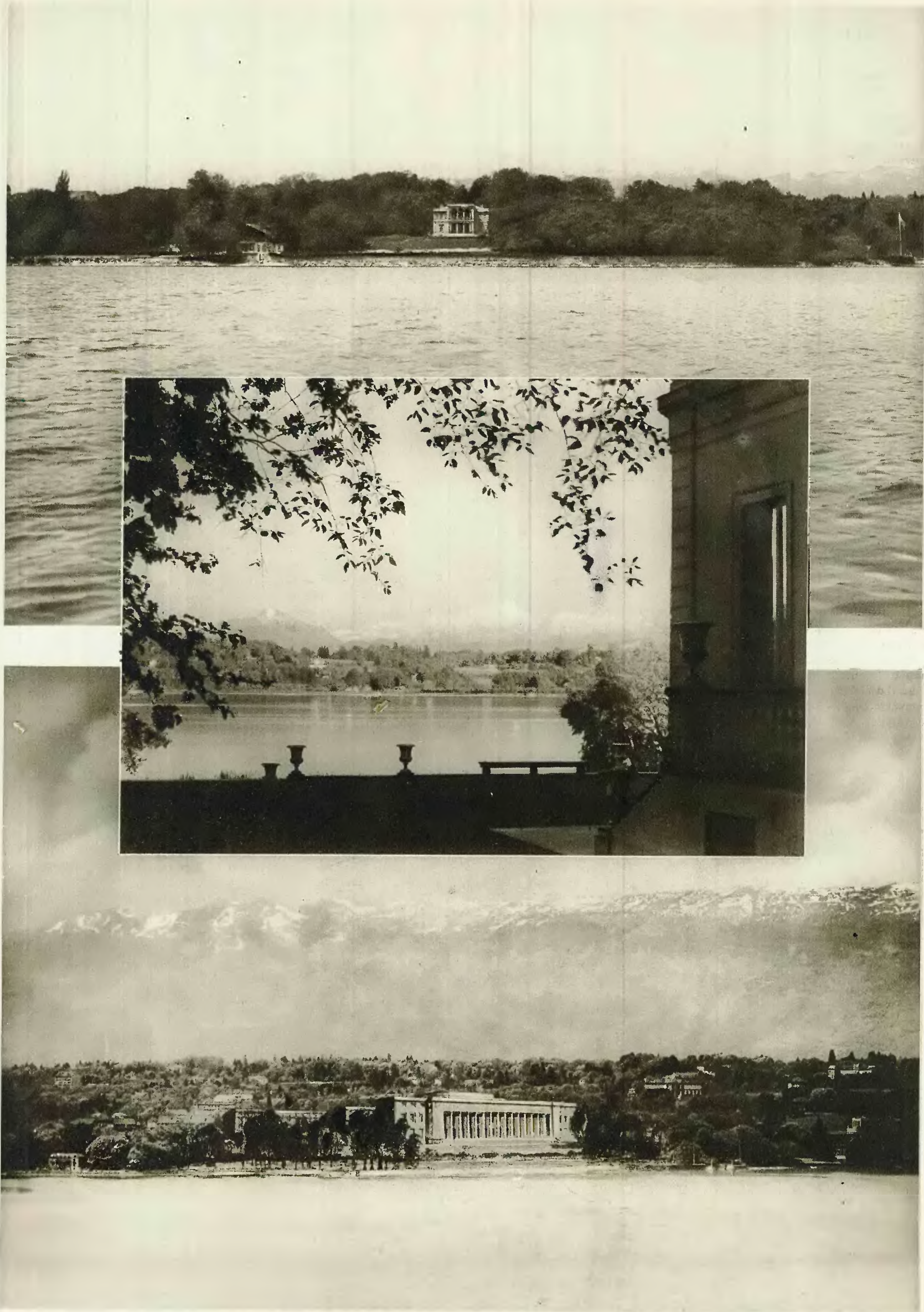
Déjà l'Assemblée de septembre avait porté à dix-neuf millions et demi de francs-or, au lieu de treize millions, la somme affectée au palais des Nations. En tenant compte des quatre millions assignés à la bibliothèque, on dispose aujourd'hui, pour l'ensemble des constructions, de la somme de vingt-trois millions et demi.

Ainsi le palais occupera le sommet de ce terrain en éventail incliné vers le lac, entre le musée d'ethnographie et la propriété Barton contiguë au Bureau du Travail. Le parc de Mon-Repos rejoindra le parc de la Société des Nations, ouvert au public, et le site incomparable sera préservé dans la mesure du possible. En travaillant à Genève, en se pénétrant peu à peu de la beauté de ce rivage, les architectes deviennent sensibles à la muette supplication des arbres et des collines. Ainsi M. Broggi, habitué aux profils des monuments romains et qui ne connaissait le site que par des photographies, déclarait tout d'abord qu'un palais doit imposer de vastes masses architecturales et faire l'ornement d'un paysage : il s'est rendu compte, à Sécheron, que, dans un tel cadre, le palais doit demeurer discret. M. Vago se range tout naturellement à la simplicité. Il n'était pas venu à Genève, lui non plus. Il reconnaît aujourd'hui que les ornements multipliés de sa façade, leur pittoresque exotique détonneraient sous notre ciel occidental. M. Camille Lefèvre a donné des preuves nombreuses de son goût de la mesure et de la sobriété. Ainsi pouvons-nous espérer que le palais des Nations, en dépit des proportions exigées, n'écraiera pas le paysage.

Ne semble-t-il pas que l'atmosphère de Genève



LES CINQ ARCHITECTES. — M. Henri Nénot, de l'Institut (au centre), ayant à sa gauche son collaborateur M. Julien Flegenheimer (Suisse) et, à sa droite, M. Carlo Broggi (Italien). Debout, à gauche, M. Camille Lefèvre (Français) et M. Giuseppe Vago (Hongrois). — Phot. Boesch.



EN HAUT : la villa Bartholoni, au bord du lac, qui doit faire place au Palais des Nations. — AU MILIEU : le Mont Blanc, vu de la villa Bartholoni.
EN BAS : maquette du projet Nénot-Flegenhaimer, qui doit servir de base aux plans définitifs.

SUR L'EMPLACEMENT DU FUTUR PALAIS DES NATIONS, A GENÈVE

Photographies Boissonnas.



Le rivage de Sécheron, au bord du lac, vu d'un avion : au centre, au milieu des arbres, la villa Bartholoni.



Le banc de Lamartine, dans la villa Bartholoni.

AUX BORDS DU LAC LÉMAN, SUR L'EMPLACEMENT DU FUTUR PALAIS DES NATIONS

se révèle une fois de plus? Cinq architectes, de culture différente, d'idées souvent opposées, arrivent à s'entendre et à chercher en commun une solution harmonieuse au difficile problème. Sous la présidence de leur doyen, M. Nénot, de l'Institut de France, ils travaillent dans une atmosphère de confiance et d'optimisme. Quelle besogne ne doivent-ils pas abattre en quelques semaines! Leur projet sera soumis au Conseil, qui se réunira au début de mars et prendra les dispositions définitives. On espère qu'il pourra déjà envisager la construction prochaine de la salle de l'Assemblée, qui sera utilisée immédiatement. La Société des Nations désirera sans doute poser la première pierre pendant la session d'automne, à la place où s'élève aujourd'hui la charmante villa Bartholoni avec ses colonnes et ses décorations à

M. RAYMOND POINCARÉ EN ALSACE

Strasbourg, 12 février.

Il y a quelques semaines, au lendemain de certains incidents provoqués par une poignée d'agitateurs communistes et autonomistes, les maires du Bas-Rhin invitèrent M. Raymond Poincaré, président du Conseil des ministres, à se rendre à Strasbourg. Le but de cette invitation était de montrer au chef du gouvernement le vrai visage de l'Alsace française. M. Raymond Poincaré, prévoyant que le débat financier serait terminé pour la mi-février, fixa au 12 de ce mois la date de son voyage à Strasbourg. Et M. Poincaré est venu.

Il convient de se féliciter hautement de cette initiative des maires alsaciens, encore que la journée du

enclins à attacher une importance exagérée aux menées de quelques factieux. Sous ce rapport, le geste des maires alsaciens a revêtu un caractère dont la netteté ne laisse rien à désirer.

Dans la matinée du dimanche, M. Raymond Poincaré avait reçu, à la préfecture, 559 maires sur les 562 que compte le département. Dans les salons ornés de superbes gobelins, les maires ruraux et ceux des villes, les sénateurs, les députés, les conseillers généraux, bref tous les élus auxquels s'étaient joints les hauts fonctionnaires, les généraux, l'évêque de Strasbourg, les représentants de la magistrature assise, le recteur, le président de la chambre de commerce, les grands industriels et tous ceux qui occupent une place prépondérante dans la vie économique de la région saluèrent le président, qui avait à ses côtés M. Valot, directeur général des services d'Alsace et de Lorraine. Trois jeunes fillettes, présentées par M^{mes} Borromée,



Le banquet des maires alsaciens offert à M. Poincaré dans l'Orangerie de Strasbourg.

la mode pompéienne. Elle va disparaître, mais le site qu'elle a si longtemps contemplé demeure intact.

N'est-il pas permis de croire qu'il est des lieux prédestinés? Ce Bartholoni aimant les arts et les voyages, qui avait construit sa maison avec tant de goût, donna la clef de son parc à un jeune homme étranger rencontré au bord du lac. Puisque cet inconnu aimait tant ces arbres penchés sur l'eau, qu'il vienne donc à son aise rêver sous leurs ombrages! Voici un banc qui lui sera réservé. Un jour, on sut que ce jeune homme s'appelait Lamartine. Le banc où il venait s'asseoir appartient désormais au parc des Nations. Le rêve de Lamartine n'a-t-il pas pris un accent prophétique lorsqu'à cette place il écrivit ces vers qui sont comme un appel à l'avenir, un appel à la Société des Nations :

*Que Genève à nos pieds ouvre son libre port!
La liberté du faible est la gloire du fort.
Que, sous les mille esquifs dont ses eaux sont ridées,
Palmyre européenne au confluent d'idées,
Elle voie en ses murs l'Ibère et le Germain
Echanger la pensée en se donnant la main!*

Un siècle s'est écoulé et les peuples unissent leurs efforts pour construire en ce lieu même la Maison où s'échangera leur pensée, où, réconciliés, ils prépareront la paix.

NOËLLE ROGER.

12 février n'ait rien produit qui ne fût déjà connu : à savoir que l'Alsace est française et profondément française. Mais il était bon qu'elle affirmât une fois de plus sa volonté formelle de le rester et qu'elle dissipât toute équivoque à la face de nos voisins, trop



M. Raymond Poincaré, place Broglie, à Strasbourg.

offrirent des fleurs et tournèrent un fort gentil compliment. Une fois les présentations terminées, le préfet, M. Borromée, fit servir un *riessling* de Gertwiller et le traditionnel *kugelhopf*.

Mais ceci n'était qu'un prélude. A midi, tous les maires se retrouvaient à l'Orangerie, ce vaste et beau jardin aux lignes si françaises que la ville avait fait tracer au lendemain de la victoire d'Austerlitz. Dans le grand restaurant, dont la terrasse donne sur le lac, où se jouaient les rayons d'un clair soleil, il y avait profusion de drapeaux et de plantes vertes. L'entrée de M. Poincaré donna lieu à une formidable ovation.

Les discours prononcés par les maires : MM. Richert, maire de Brumath ; Kieffer, maire d'Itterswiller ; Jacques Peirottes, maire de Strasbourg, ainsi que M. le docteur Oberkirch, président du conseil général du Bas-Rhin, peuvent se résumer en ces mots : « L'Alsace est heureuse d'affirmer son indéfectible attachement à la mère patrie. Elle réprouve toutes menées pouvant faire croire que sa fidélité envers la France aurait perdu de sa force. Elle veut se développer dans une atmosphère de paix au même titre que les autres régions de la France une et indivisible. »

M. Raymond Poincaré répondit. Le chef du gouvernement dit la joie qu'il éprouvait à se trouver en Alsace, où il a ressenti ses plus grandes émotions patriotiques, parmi les élus qui l'avaient appelé. Faisant un retour précis sur le passé de nos départements de l'Est, il rappela comment, à tant de reprises, ils collaborèrent à la grande œuvre de l'unité française. Puis, évoquant les visites qu'il fit à l'Alsace depuis 1918, M. Poincaré déclara : « Combien de fois n'ai-je pas revu l'Alsace

dans ses atours de fête, avec ses villes pavoisées, avec ses avenues et ses places envahies par des flots humains ! Si fréquemment que je fusse témoin de ces exaltations collectives, je n'y ai jamais trouvé la moindre apparence de refroidissement ou de simulation ; elles se sont toujours produites avec la même chaleur, la même franchise, la même spontanéité. Dès qu'une occasion vous était offerte d'exprimer à la France l'attachement de votre petite patrie, vous la saisissiez avec un empressement et un entrain qui faisaient apparaître en pleine lumière la sincérité de vos sentiments. »

Le discours de M. Poincaré a été littéralement haché par les applaudissements et les ovations. On a particulièrement acclamé ce passage où il a fait allusion à la criminelle campagne d'agents suspects et de courtiers marrons, alimentée par des ressources étrangères, celui où il démontra, par des citations empruntées à l'histoire, l'indéfectible volonté de l'Alsace « d'être et de rester toujours passionnément et invinciblement française », le rappel émouvant de la délivrance et enfin sa nette péroraison : « Dans quelques semaines, le suffrage universel sera de nouveau consulté en Alsace, comme dans le reste de la France. Les électeurs pourront signaler aux candidats leurs réclamations, leurs doléances et leurs vœux ; et le gouvernement aura le devoir de se renseigner exactement sur ce qu'auront demandé les populations. Mais je ne mets pas en doute que partout la première question posée par les Alsaciens à ceux qui solliciteront leurs voix sera : « Êtes-vous Français, Français sans réserve, Français » sans condition, Français sans réticence ? » Et ceux qui ne répondraient pas nettement, ceux qui baiseraient, ceux qui essaieraient de se retrancher derrière des « si » ou des « mais », je sais d'avance, messieurs, avec quelle vigueur l'Alsace les éconduirait ! »

Une heure plus tard, les paroles du président du Conseil trouvaient une éclatante confirmation place de Broglie, où plus de 30.000 personnes se tenaient. Nous qui fûmes témoin de la journée historique du 9 décembre 1918, où M. Poincaré, alors président de la République, entouré de MM. Georges Clemenceau, Paul Deschanel et Antonin Dubost, fut salué par une population folle de joie, nous pouvons affirmer que les acclamations qui accueillirent aujourd'hui le chef du gouvernement évoquèrent étrangement ces lointaines heures de la libération.

M. Poincaré se tenait aujourd'hui sur le même perron d'où, en décembre 1918, il avait assuré la fortune du mot fameux : « Le plébiscite est fait », que venait de



Le défilé des sociétés patriotiques sur la place de Broglie, devant le président du Conseil et les notabilités locales debout sur le perron de l'Hôtel de Ville.



M. POINCARÉ A STRASBOURG. — La foule, massée sur la place de Broglie, écoutant les déclarations du président du Conseil.

Photographies J. Clair-Guyot.

lui dire, quelques instants auparavant, en le recevant à la gare, le représentant de Strasbourg, M. Ungemach, auquel il a tenu à en rendre la glorieuse paternité. Ce jour-là, M. Marcel Cachin avait versé des larmes d'attendrissement. Aujourd'hui, Strasbourg s'est livrée à une manifestation comme si elle avait voulu renouveler le plébiscite. C'est là la signification de la belle et grandiose journée que nous venons de vivre.

PAUL BOURSON.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

LA FIN DU DÉBAT FINANCIER

Après le grand discours de M. Poincaré sur la situation financière, le débat institué devant la Chambre était virtuellement clos et il était hors de doute que le président du Conseil obtiendrait une majorité éclatante. De nouvelles interventions à la tribune, notamment de M. Vincent Auriol, mandaté par le groupe socialiste, et de M. Malvy, au nom du parti radical-socialiste, ne purent modifier l'impression profonde que le lumineux et convaincant exposé de M. Poincaré avait faite sur l'assemblée. Trois ordres du jour étaient en présence. L'un, émanant des radicaux-socialistes, se vit refuser la priorité par 268 voix contre 160, sans que la question de confiance eût été posée. Un second, d'initiative socialiste, fut repoussé par 328 voix contre 112, la question de confiance étant cette fois en jeu. Enfin, un ordre du jour présenté par des membres de la gauche radicale et des républicains de gauche et comportant l'expression d'une pleine confiance au gouvernement fut adopté par 370 voix contre 131, ce qui est la majorité la plus forte que, dans un débat politique, le gouvernement d'union nationale ait connue jusqu'à ce jour. La minorité est, en effet, presque exclusivement composée des 93 voix socialistes et des 22 voix communistes. La proclamation de ce résultat a été accueillie par une longue ovation.

LA CRISE POLITIQUE ALLEMANDE

Une crise politique est virtuellement ouverte en Allemagne. Elle a pour cause l'impossibilité d'une entente entre deux grands partis de la coalition gouvernementale, les populistes et le centre, au sujet du projet de loi scolaire. On sait que le centre, catholique, désire avant tout le vote de cette loi, qui consacrerait en Allemagne l'école confessionnelle. Mais les populistes, protestants, s'y sont jusqu'ici toujours opposés et les négociations entamées entre les deux partis n'ont pas donné de résultat. La conséquence logique de cet état de choses était la rupture de la coalition, c'est-à-dire la démission du gouvernement, qui aurait entraîné d'une façon à peu près automatique la dissolution du Reichstag et la précipitation des élections de 1928. Le président Hindenburg, afin de conjurer une pareille éventualité qu'il considère comme « un grand préjudice pour les intérêts patriotiques et le peuple allemand tout entier », n'a pas hésité à intervenir personnellement, comme il l'avait d'ailleurs déjà fait en janvier 1927, quand il mit le chancelier Marx en demeure d'orienter sa combinaison ministérielle vers la droite. Le 10 février, par une lettre adressée au même chancelier, le président d'Empire a adjuré les partis de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour éviter actuellement une crise gouvernementale et ses conséquences politiques. Cette sorte de message a eu un grand retentissement. Il ne semble pas toutefois que ni les populistes ni le centre acceptent de rien modifier à leur intransigeance.

LES CRISES POLITIQUES DU PROCHE ORIENT

Deux crises politiques viennent de se produire dans le Proche Orient, l'une en Grèce qui a été rapidement résolue, l'autre en Yougoslavie où elle se prolonge depuis plusieurs jours.

En Grèce, M. Zaïmis, grâce à son autorité personnelle et à sa neutralité en dehors de tous les partis, avait réussi à former, l'année dernière, un ministère d'union nationale, allant de l'extrême-droite royaliste aux républicains avancés. Les monarchistes furent les premiers à faire défection, l'été dernier. A son tour, M. Papanastasiou, qui représentait l'aile gauche du parti républicain, a donné sa démission de ministre de l'Agriculture par suite de divergences de vues sur un programme de grands travaux publics. M. Zaïmis a pourtant pu reconstituer son ministère par une nouvelle concentration nationale ne comprenant plus que d'anciens vénizelistes et des modérés des partis royaliste et républicain. Le portefeuille des Affaires étrangères reste à M. Michalacopoulos et celui des Finances à M. Cafandaris, ce qui a une particulière importance en raison de l'aide financière que la Grèce a demandée à la Société des Nations.

En Yougoslavie, M. Voukitchevitch, qui avait lui-même succédé à M. Ouzounovitch, n'avait pu faire sortir une majorité stable de la rivalité des partis et des divergences existant principalement entre radicaux et démocrates. La démission spontanée des quatre ministres démocrates, parmi lesquels celui des Affaires étrangères, M. Marinkovitch, a provoqué la dislocation générale.

LA MORT DE M. DOULCET

M. Jean Doucet, ambassadeur de France près le Saint-Siège, est décédé subitement à Rome, le 12 février. Agé de soixante-deux ans seulement, il était entré, en 1887, dans la carrière diplomatique où il avait occupé divers postes, notamment à Lisbonne, à Madrid et à Saint-Petersbourg. Il se trouvait dans cette dernière ville à la déclaration de guerre comme conseiller de l'ambassade de France dont il dirigea les services jusqu'au moment de l'évacuation. Nommé ministre à Christiania, il fut peu après envoyé à Rome en mission spéciale pour y négocier la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican, rompues depuis 1904. Ses attaches de famille — il avait un frère prêtre — et la considération dont il jouissait dans le monde ecclésiastique le désignaient particulièrement pour cette tâche délicate, qu'il mena heureusement. Il seconda M. Jonnart quand celui-ci fut nommé ambassadeur et lui succéda. Sa brusque disparition, que rien ne faisait prévoir, a été vivement ressentie dans les milieux diplomatiques et catholiques. — R. L.

LORD ASQUITH

Lord Asquith, comte Oxford, qui vient de s'éteindre à l'âge de soixante-quinze ans, le 15 février, aura été une des grandes figures du parlementarisme britannique, où il continuait la tradition de son maître Gladstone. Il succéda au *great old man* à la tête du parti libéral et lorsque celui-ci reprit le pouvoir, en 1905, il ne tarda pas à devenir premier ministre.



Il le resta jusqu'en 1916, et ces quelques années furent décisives pour les destinées de l'Angleterre. A l'intérieur, la politique libérale porta un coup sensible à l'aristocratie en faisant voter la réforme des lords; elle contribua, par la réforme financière, à effriter la grande propriété et, par la loi sur les syndicats, ouvrit aux Trade-Unions la voie qui devait conduire au ministère socialiste de M. Ramsay Mac Donald. A l'extérieur, M. Asquith avait cherché à rapprocher l'Angleterre de l'Allemagne, sans voir le péril que faisait courir à l'Europe l'impérialisme germanique. Lors de l'affaire d'Agadir, il ne broncha pas et, en 1914, il hésita à faire un geste décisif qui eût peut-être retenu l'Allemagne. Il fallut la violation de la Belgique pour dissiper ses illusions, mais il était trop tard. Cet idéaliste pacifique ne pouvait demeurer longtemps le chef d'une nation en guerre. Il fut remplacé par M. Lloyd George qui, après la guerre, le combattit violemment auprès de son propre parti. Ces querelles amenèrent, aux élections de 1924, l'effondrement des libéraux et de leur leader lui-même. Il dut résigner la direction du parti, et son élévation à la pairie consola imparfaitement de ces déboires ce traditionnel adversaire des lords.

NOS PROCHAINS SUPPLÉMENTS

Succédant à la belle pièce en vers de M. Léo Larguier, LES BONAPARTE, qui paraît avec ce numéro, nous publierons, le 25 février,

L'Invité,

spirituelle et charmante nouvelle de M. Henri Duvernois, passé maître dans l'art d'extraire en quelques pages émues ou souriantes l'essentiel du drame ou de la comédie de la vie quotidienne.

Le 3 mars, nous consacrerons un numéro de La Petite Illustration à ce très beau film d'anticipation à la Jules Verne et à la Wells,

Métropolis.

Le 10 mars, reprenant la série de nos suppléments de théâtre, nous donnerons :

Le Jeu de l'amour et de la mort,

une œuvre attachante et noble de M. Romain Rolland, jouée avec grand succès au théâtre de l'Odéon où, dans le cadre d'une idylle tragique pendant la Terreur, sont évoqués, sous des noms d'emprunt, les grandes figures girondines.

LE CHEZ-SOI NOUVEAU

Études sur les dispositifs et les appareils d'art ménager,

par BAUDRY DE SAUNIER

(Voir les nos des 7 au 28 janvier et des 4 et 11 février 1928.)

VII. — LE CHAUFFAGE DE L'EAU

Nous allons aborder une des questions les plus importantes de la vie domestique, celle du chauffage. Chauffage de l'eau d'abord; chauffage de l'appartement ensuite; chauffage des aliments enfin. Après quoi nous attaquerons un autre bloc de besoins ménagers.

Si l'on veut comprendre parfaitement toute la série des ingénieuses solutions que la science et l'art ont trouvées au problème du chauffage, il faut avoir reçu — ou se préparer à subir — au moins une légère initiation à cette technique.

Evidemment l'esprit mondain peut dédaigner cet effort; on peut utiliser les appareils en quelque sorte machinalement, satisfait à constater seulement s'ils fonctionnent bien ou mal. Mais est-ce là, de nos jours, un geste suffisant pour un homme qui entend se maintenir à la hauteur de son époque? En tout cas, certes, ce n'est pas là une attitude pratique, car, si l'on ignore tout des raisons scientifiques des appareils et de leur constitution, si on ne les a pas analysés avec intérêt, mieux encore avec amitié, on demeure incapable de faire parmi eux un choix judicieux. d'éviter la camelote ruineuse, de présider à leur entretien, parfois à la rapide remise en état de l'un d'eux défaillant. Or, je me permets de le répéter, aucun de nous, si distant qu'il soit des « inventions modernes », ne peut avoir la prétention d'échapper à leur emprise.

Il ne s'agit ici, d'ailleurs, que de rappeler quelques notions techniques sommaires, celles qui concernent des faits constamment en action dans le chez-soi nouveau. Ayez donc le courage d'absorber, pour votre bien, les petites pilules que je vais vous présenter : j'espère avoir su en adoucir l'amertume.

QU'EST-CE QUE CHAUFFER? — Le plus savant des hommes, d'ailleurs à peine plus instruit du fond des mystères universels que ne l'est un ver de terre, ne répondra à cette question autrement que par ceci : chauffer un corps, c'est lui apporter on-ne-sait-quoi qui en change les apparences et les propriétés d'une façon particulière; refroidir un corps, c'est lui enlever de cet on-ne-sait-quoi, et par là en changer encore les apparences et les propriétés. Chauffer, c'est produire de ce corps, selon les cas, la dilatation, l'ébullition, la fusion, la liquéfaction, la vaporisation, etc.; refroidir, c'est en déterminer la contraction, la condensation, la solidification, etc.

Mais quoi produit ces phénomènes? La chaleur est-elle une manifestation électrique? La température est-elle une forme de tension? Le voltage serait-il une température électrique? Le thermomètre, un voltmètre spécial? On peut admettre toute hypothèse sans atteindre ni les confins de l'absurdité ni, hélas! ceux mêmes de la vérité! Nous sommes condamnés sur notre boule à constater des effets seulement, sans en pouvoir jamais connaître les causes.

Mais revenons vite à notre eau chaude, avec cette conclusion que la chaleur n'est pas du tout étendue sur une échelle de températures au delà de laquelle commence l'empire du froid. Chaud et froid sont deux expressions qui s'appliquent simplement à deux états différents d'un même phénomène; c'est l'augmentation ou la diminution d'un même impondérable d'ailleurs totalement inconnu. Il n'est donc pas surprenant que certains appareils — nous les étudierons à leur heure — ne nous fournissent de la glace qu'au moyen d'un liquide chaud.

LE THERMOMÈTRE. — Toutes ces considérations ne nous amènent pas à la vie pratique! Et comme nos sens, qui sont des appareillages de communication avec l'extérieur absolument personnels à chacun de nous, souvent très différents de ceux que possède notre voisin, ne peuvent nous renseigner de façon officielle sur le chaud et le froid, il a fallu qu'on trouvât le moyen de mettre tous les hommes d'accord sur un procédé de mesure de ces états particuliers de la matière.

Il a été convenu — c'est là le système Centigrade — que, si on plongeait dans de la glace en état de fusion un tube de verre renfermant du mercure, on ferait sur le verre un trait à l'endroit exact où se trouverait le sommet de la colonne à ce moment-là, et qu'on appellerait ce niveau-là zéro. Il a été convenu également qu'on plongerait ce même tube de verre dans un vase d'eau, qu'on chaufferait ce vase,

et qu'à la hauteur où s'arrêterait la colonne de mercure quand le liquide serait en ébullition, on ferait un nouveau trait qu'on chiffrerait 100.

Pour que le point 100 soit à la même hauteur pour tous les hommes et sur tous les *thermomètres* (mesureurs de chaleur) ainsi réalisés, il a été reconnu que la détermination de ce point doit être faite quand les expérimentateurs se trouvent tous à la même hauteur dans l'atmosphère, pratiquement au niveau de la mer. Car si l'on s'élève dans l'air, sur une montagne par exemple, l'ébullition se fait plus facilement qu'au niveau de la mer, à cause de la diminution du poids et par conséquent de la pression que les couches d'air superposées exercent sur l'eau qui chauffe ; dans ces conditions, le point d'ébullition 100 est marqué sur le verre beaucoup plus bas que lorsque l'expérimentateur est au niveau de la mer. Inversement, dans le fond d'un puits de mine, le 100 serait marqué beaucoup trop haut.

En possession de ce *zéro* et de ce *cent*, absolument conventionnels, on a admis cette autre convention de partager la distance qui les sépare en cent parties égales qu'on a appelées des *degrés*.

CALORIES ET FRIGORIES. — Alors on s'est logiquement dit :

« Pour faire monter un litre d'eau d'un de ces degrés, quelle quantité faut-il lui apporter de cet on-ne-sait-quoi que nous nommons chaleur ? Inversement, combien faut-il lui en retirer pour que sa température descende d'un de ces degrés ? »

C'est cette quantité qu'on nomme *calorie* dans le premier cas et *frigorie* dans le second. On voit donc qu'une calorie est une frigorie négative tout aussi bien qu'une frigorie est une calorie négative (1).

La calorie, c'est donc l'expression même du chauffage, quel que soit le mode d'appareil que nous employions pour le créer. Pour apporter des calories à un corps ou lui en retirer, nous nous ravitaillons par celles, positives ou négatives, que renferment certains de ces corps qu'on nomme communément des combustibles ; le charbon étant combustible positif, par exemple, et la glace combustible négatif. Quand nous avons brûlé 100 grammes de charbon pour élever de 70 degrés, je suppose, 10 litres d'eau, nous concluons facilement qu'un kilo de charbon renferme 7.000 calories.

Si l'on procède à des expériences analogues sur d'autres combustibles ou d'autres sources de calories, on arrive à constituer un tableau des *pouvoirs calo-*

riques de ces combustibles ou des équivalences que constituent ces sources. On établit notamment qu'un mètre cube de gaz dégage en brûlant 5.000 calories, qu'un kilo d'essence minérale en renferme 11.000 ; qu'avec un kilowatt de courant électrique, on obtient le même résultat que si on consommait moins d'un huitième de kilo de charbon de 7.000 calories : le kilowatt vaut exactement 863 calories. Etc.

Constatons en passant que l'électricité seule possède, pour l'usager, un pouvoir calorifique constant, car il n'y a qu'une seule sorte d'électricité, et le kilowatt fournit partout 863 calories, tandis qu'il y a un nombre illimité de sortes de charbons ou de gaz, qui mettent l'expérimentateur en présence d'un nombre presque illimité de pouvoirs calorifiques.

LES CALORIES MAL ÉPLUCHÉES. — C'est donc toujours en calories qu'on mesure les quantités de chaleur, et en frigories les quantités de froid. Quand nous chauffons de l'eau ou notre appartement, nous leur incorporons des calories que nous avons soustraites nécessairement à des corps qui en contiennent. Nous préférons à cet effet ceux qui en renferment le plus, et nous remarquons qu'un combustible est de prix d'autant plus élevé que son pouvoir calorifique est plus grand ; ce qui explique par exemple que certaines mines de charbons de montagne pauvres en calories demeurent inexploitées, surtout si leur cas est aggravé par des difficultés d'exploitation.

Mais, en somme, représentez-vous les calories sous la forme matérielle ou idéaliste que vous voudrez, même celle tout à fait enfantine, si votre imagination le demande, de petits grains enfermés dans le combustible, où elles sont enrobées d'une substance tout à fait neutre. Peu importe. Ce fait pratique demeure que la calorie est une marchandise qui s'achète à des cours variables comme toute autre, et qui se gaspille comme toute denrée.

Au point de vue domestique, il n'y a en vérité aucune différence entre un épluchage de pommes de terre mal fait, où de grosses portions de pulpe demeurent attachées à la pelure qui s'en va aux ordures, et l'achat de mauvais appareils ou dispositifs de chauffage, ou encore l'usage maladroit d'excellents, qui jettent dans les airs ou dans les murs de grosses fractions des calories dégagées par la source de chaleur. Nous aurons donc à nous préoccuper dans nos examens d'appareils du mode d'emploi des calories que fait chacun des systèmes.

Nous devons aussi examiner leur *rendement*, c'est-à-dire, ainsi que l'a défini de façon générale l'un de nos techniciens les plus réputés, M. Sartre, le « rapport de la portion d'effort quel qu'il soit qui a été effectivement utilisée, à la totalité de cet effort ». Ou, sous une forme moins scientifique : l'utilisation plus ou moins complète que font ces systèmes du calorifique bien cher que nous leur confions ! Etant admis, — et cette observation doit être mise en lumière tout de suite, — que la valeur du rendement d'un système ou d'un appareil ne peut jamais entrer seule en jeu dans le choix qu'on en fait. Il serait souvent ridicule de prôner la supériorité de l'électricité sur le gaz, le pétrole et même le charbon ! Nombre de considérations de transport, de propreté, de facilité d'emploi, d'économie de main-d'œuvre, de constance dans le fonctionne-

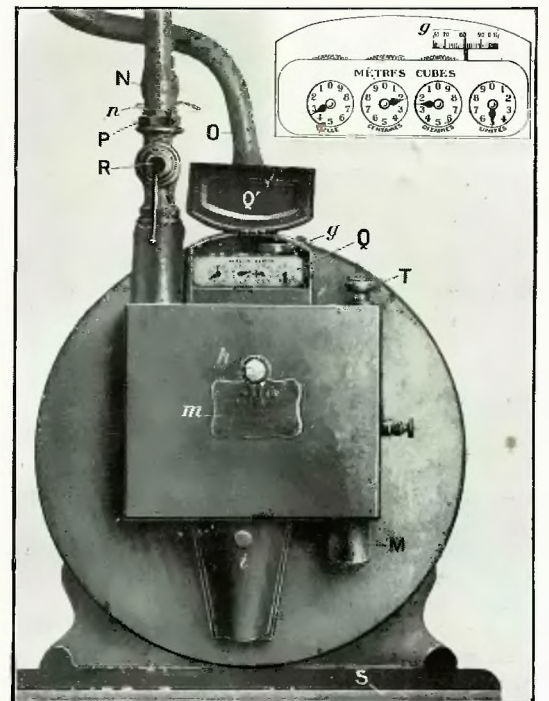


Fig. 2. — UN COMPTEUR DE GAZ DU TYPE HUMIDE.

Il existe deux types principaux de compteurs de gaz : un compteur dit *sec*, qui renferme des soufflets en cuir dont un mécanisme enregistre les pulsations (facilement déréglé par la fragilité et la variabilité du cuir), et un compteur dit *humide*. Ce dernier seul est employé en France. — Une cuve de fonte contient un volume fixe d'eau où est plongé un tambour métallique à axe horizontal comportant quatre chambres égales à cloisons hélicoïdales. Sous la poussée du gaz, le tambour prend un mouvement de rotation ; un appareil de minuterie enregistre les tours. Chacune des chambres comporte une ouverture d'entrée et une de sortie, disposées de telle sorte que l'une des deux soit toujours immergée tandis que l'autre émerge. On comprend que, si le niveau de l'eau (qui forme une des parois des chambres) ne varie pas, le poids du gaz débité par tour du tambour demeure toujours le même, à la condition que la pression et la température ne varient pas. Par conséquent ce compteur est tout à fait juste. La constance du niveau de l'eau est le seul problème que comporte cet appareil, extrêmement robuste par ailleurs. Si l'eau baisse, le volume des chambres s'accroît d'autant, et la Compagnie est frustrée ; si l'eau monte, l'abonné est lésé. La seconde hypothèse est d'ailleurs à peu près irréalisable, car quelle cause pourrait accroître le volume d'eau ? La hausse du niveau de l'eau a, dans tous les cas, été parée au moyen d'un trop-plein qui, généralement, est formé par le tuyau d'amenée du gaz dans le tambour, le siphon. L'abaissement de l'eau, préjudiciable à la Compagnie, provient le plus souvent de son évaporation, en ce sens que le gaz, dans sa traversée du tambour, se charge de liquide qu'il dépose ensuite dans la canalisation, en telle quantité parfois que le fonctionnement des becs en est compromis. D'autre part, le constructeur du compteur a dû prendre des précautions contre l'abus indécrottable qui, par succion ou succion de l'eau, frauderait la Compagnie en amplifiant par là plus ou moins le volume utile des chambres du tambour. La fixité du niveau est généralement donnée par un flotteur qui vient fermer l'arrivée du gaz lorsque le niveau a baissé suffisamment pour que l'erreur soit de 6 % ; le rétablissement du niveau est toujours fait par un employé de la Compagnie. On conçoit qu'un tel compteur soit à peu près indéfectible, mais qu'il craigne la gelée, puisqu'un froid excessif amènerait la solidification de l'eau ; il doit donc être toujours installé dans un local où cet inconvénient soit rendu impossible. En cas de gel de l'appareil, il suffirait de l'asperger d'eau bouillante pour lui rendre son fonctionnement (n'employer jamais de flamme).

g, roue indiquant les litres. — h, bouchon de niveau de l'eau. — M, logement du flotteur. — m, plaque d'administration. — N, entrée du gaz dans l'appareil. — n, ligature plombée par la Compagnie. — O, départ du gaz vers la canalisation du consommateur. — P, écrou fixant le tuyau d'arrivée sur l'appareil. — Q, le cadran indiquant les mètres cubes consommés. — Q', couvercle cachant le cadran en temps ordinaire. — R, clé du robinet ouvrant ou fermant l'arrivée. — S, socle. — T, orifice de recharge en eau.

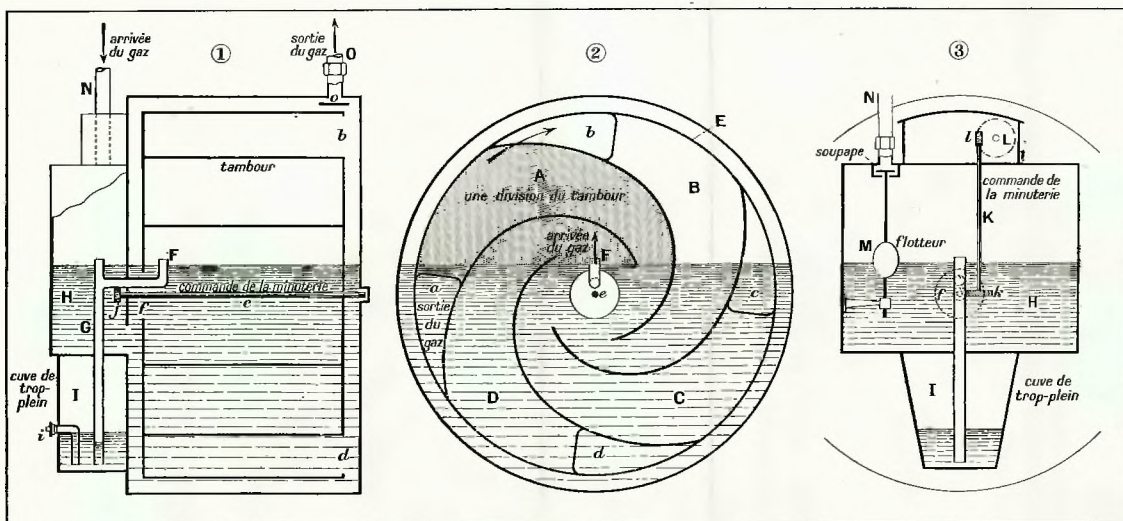


Fig. 1. — COUPES SCHÉMATIQUES DANS UN COMPTEUR DE GAZ (type humide).

1, coupe longitudinale ; 2, transversale ; 3, coupe de la boîte avant. — A B C D, les quatre divisions du tambour. — a b c d, orifices de sortie du gaz. — E, tambour. — e, axe. — F, siphon d'amenée du gaz. — f, ouverture axiale du tambour. — G, branche descendante du siphon, servant de trop-plein. — H, boîte avant. — i, siphonnage de la cuve de trop-plein. — I, cuve de trop-plein. — J, engrenage hélicoïdal commandant la minuterie. — M, flotteur à soupape fermant l'entrée de gaz lorsque le niveau descend. — N, arrivée du gaz. — O, départ du gaz. — o, plaque qui empêche qu'on ne perfore le tambour après avoir démonté le tuyau de sortie. — Les deux tubes i et G plongent au fond de la cuve I. L'eau ne peut descendre au-dessous du niveau de l'orifice de trop-plein et forme ainsi un bouchon hydraulique qui s'oppose à toute sortie de gaz lorsqu'on enlève le bouchon i.

ment, etc., peuvent prendre tant d'importance dans la vie ménagère que le mode de chauffage qui paraît tout d'abord le plus onéreux se révèle souvent, à l'examen attentif et à la pratique, le moins coûteux de tous ! Les spécialistes du gaz et ceux de l'électricité, constatons-le avec plaisir, ne sont d'ailleurs pas, généralement du moins, en querelle. Ces deux formes d'utilisation de l'énergie se complètent en réalité dans toute installation ménagère réussie. Un bel exemple de la compréhension de cette vérité est donné par le Gaz de Lyon notamment, qui est dans sa région le promoteur le plus adroit de l'électrification du Chez-Soi.

L'ADOUCCISSEMENT DE L'EAU

L'art ménager actuel, ainsi que l'industrie moderne, a pour l'eau des sévérités inconnues de nos ancêtres et même de nos pères immédiats. On va voir que l'une des maladies principales de l'eau, contre laquelle jadis on se contentait de maugréer, la maladie qui cependant comporte pour le ménage et pour l'industrie les plus graves inconvénients, la

calcarité, est vaine. A tous les points de vue possibles voici un résultat fort précieux.

Si l'on ne les examine que sommairement, toutes les eaux semblent identiques; on ne s'attache guère qu'à leur apparence la plus frappante, leur limpidité, c'est-à-dire à la moins intéressante de leurs qualités, car une eau trouble peut être excellente tandis qu'une eau cristalline constitue parfois une sorte de redoutable poison lent.

En réalité, les eaux naturelles sont extrêmement dissemblables. Nous ne parlons ici ni des bactéries qu'elles peuvent véhiculer, ni de leur aération plus ou moins grande; nous nous bornons à les examiner à un point de vue de teneur chimique. Or, à peu d'exceptions près, toutes contiennent en dissolution des sels variés (sulfates et carbonates de chaux et de magnésie) qu'on nomme communément des *sels calcaires*. Quelques-uns renferment en outre du sodium, du calcium, du baryum, du lithium, en carbonates et en chlorures; du fer aussi, dissous ou précipité, sous forme de sulfates, d'oxydes, de sesquicarbonate, etc. Elles constituent ainsi la famille des eaux minérales et des eaux ferrugineuses. Etc.

On voit donc qu'en réalité, sous ses apparences de fluide parfait, l'eau transporte quantité de substances qui prennent la forme solide dès que les circonstances le permettent. Ce n'est donc pas exclusivement du liquide que nous buvons, du liquide pur dans lequel nous faisons cuire nos aliments, que nous passons sur notre peau pour notre toilette, mais du liquide invisiblement, mais sûrement boueux! Le tartre qui se dépose en couches souvent si épaisses dans les bouillottes à eau ou dans les chauffe-bains témoigne de l'exactitude du fait. Voilà qui nous donne à réfléchir, assurément!

Les eaux calcaires se reconnaissent surtout à ce qu'elles sont âpres au toucher, rêches; que le savon ne les fait mousser que s'il y est joint en grande quantité, encore formant toujours des grumeaux qui se réunissent en écume à la surface! La dureté de ces eaux est parfois si grande qu'elles sont tout à fait impropres à la boisson et à la plupart des usages domestiques, notamment à la cuisine et au blanchissage du linge.

La pluie, au contraire, est le prototype de l'eau douce, la seule que puisse admettre le Chez-Soi nouveau.

On apprendra avec intérêt que la dureté d'une eau s'évalue aujourd'hui avec précision, par des moyens scientifiques, par l'hydrotimétrie.

Ce nouveau procédé d'investigation a pour base, on le devine, la facilité plus ou moins grande qu'a précisément l'eau à mousser sous l'effet du savon. Dû aux Français Boudon et Boudet, il est admis aujourd'hui dans tous les pays. Je passe sur ce mode opératoire, d'ailleurs extrêmement simple et peu coûteux.

L'hydrotimétrie détermine très rapidement le degré de dureté, le *degré hydrotimétrique*, d'une eau quelconque. Un homme avisé aurait recours à elle chaque

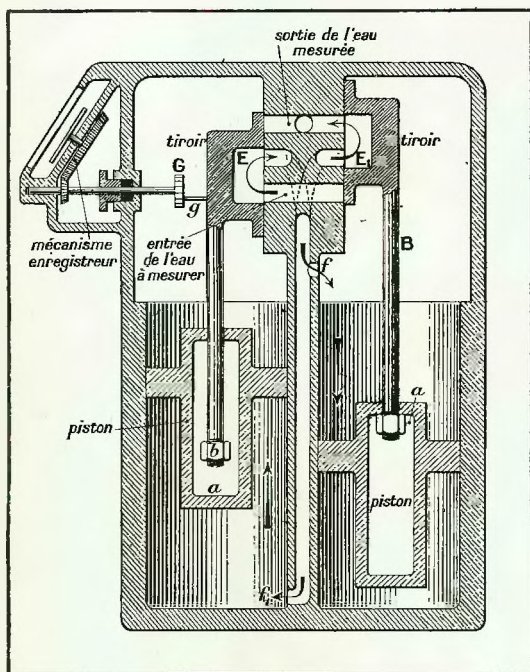


Fig. 3. — Coupe dans un compteur d'eau volumétrique à deux pistons et à double effet.

aa, logement actionnant la butée b. — E, admission de l'eau à mesurer. — F, sortie de l'eau mesurée. — H, admission de l'eau dans les cylindres. — g, doigt, solidaire d'un des tiroirs, actionnant la roue à rochet C solidaire du mécanisme enregistreur. (D'après Claus et Poinart, *les Compteurs d'eau*.)

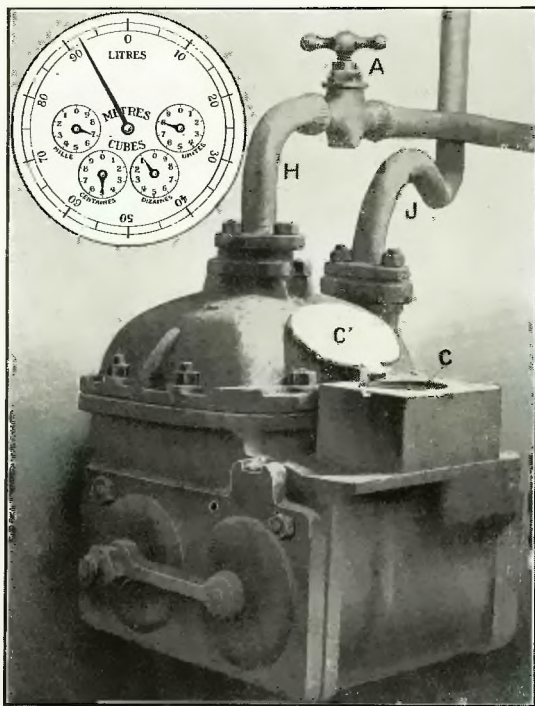


Fig. 4. — Un compteur d'eau, du type volumétrique.

Il y a quantité de types de compteurs d'eau. Le plus employé est dit volumétrique. C'est, en résumé, un petit moteur hydraulique, à un ou plusieurs cylindres à tiroirs, qui actionne les aiguilles d'un enregistreur. L'eau, par sa pression, entraîne le piston au fond du cylindre. A ce moment, le tiroir est actionné par le piston et renverse les communications; le piston reprend alors sa course en sens inverse. A cette extrémité du cylindre, le phénomène de renversement des communications se reproduit, etc. Chaque course de piston représente ainsi le passage à travers le compteur d'un volume d'eau égal à celui de la cylindrée. Un tel compteur est précis. Il « compte la goutte », comme disent les gens de métier. La lecture du cadran de consommation est, on le voit, extrêmement facile.

A, robinet ouvrant ou fermant l'arrivée d'eau. — C, C', le cadran et son couvercle. — H, raccordement d'arrivée d'eau. — J, départ de l'eau chez l'abonné.

fois qu'il fore un puits, qu'il capte une source ou même qu'il achète une propriété alimentée en eau de puits et même de source. Que de dépenses et de déboires il s'épargnerait parfois!

Le zéro hydrotimétrique appartient à l'eau de pluie et naturellement à l'eau distillée, toutes deux presque chimiquement pures. Quant aux eaux naturelles, aux eaux de surface, etc., on les rencontre chez nous bien rarement dignes du zéro, sauf dans certains terrains granitiques de Bretagne ou du centre de la France, dans les grès rouges des Vosges, en un mot dans des terrains que l'eau ne peut dissoudre ou qui ne renferment aucun minéral. Par contre, dans les terrains d'alluvions, sur les bords de la mer, dans les vallées des rivières, dans les terrains marneux du Bassin parisien, du Nord et de l'Est, dans le Sud-Est, en Algérie, en Tunisie, en un mot dans toutes les régions où prédomine la craie (carbonate de chaux) ou le gypse (sulfate de chaux), les eaux de surface ou de profondeur ont toujours un degré hydrotimétrique élevé.

On admet généralement, écrit le distingué spécialiste, M. Quiquandon, dans son ouvrage *les Eaux naturelles*, qu'une eau n'est douce et propre à tous les usages domestiques, y compris la boisson, que si elle ne dépasse pas 10 à 12 degrés hydrotimétriques. A titre de curiosité et d'enseignement, je donne un extrait du classement de nos villes qu'il a fait à cet égard. Au Maroc, certaines eaux chiffreraient 400!...

LA DURETÉ DE L'EAU DANS QUELQUES VILLES IMPORTANTES (exprimée en degrés hydrotimétriques).

Aix-les-Bains	21	Marseille	25
Ajaccio	3	Metz	39
Alger	30	Montpellier	19
Angers	8	Nantes	11
Bar-le-Duc	15	Nice	30
Bayonne	30	Paris	20
Bordeaux	20	Poissy	70
Caen	28	Poitiers	4
Chambéry	19	Quimper	3
Dijon	24	Rodez	4
Epinal	1	Rouen	25
Grenoble	17	St-Germain-en-Laye ..	55
Guéret	1	Toulouse	15
Lille	40	Triel (S.-et-O.)	104
Limoges	2	Vannes	4
Lyon	18	Versailles	30

Insistons sur les inconvénients que présente dans la vie ménagère une eau calcaire, car il nous est impossible vraiment de les dédaigner.

Elle irrite la peau. Au dire de plusieurs méde-

cins, on la trouverait à l'origine de bien des gergures, de teints fanés ou couperosés. On prétend que beaucoup d'Américaines, débarquant à Paris de New-York, où l'eau n'a que trois degrés hydrotimétriques, achètent immédiatement pour leur toilette de l'eau distillée...

En dépit de la meilleure crème, Messieurs, l'eau calcaire ne mousse pas! L'oléate de soude soluble qu'est le savon se transforme, au contact de la chaux de cette eau, en oléate de chaux insoluble! — et voilà l'explication de bien des petits drames du blaireau!

Pour la ménagère, l'eau dure est plus cruelle encore! En dépit d'une dépense irraisonnée de savon, le linge ne blanchit pas, les dentelles et les lingeeries fines se cassent.

Sur la table, l'eau calcaire alourdit les digestions; elle charge, par son apport supplémentaire de sels calcaires et magnésiens, l'état des arthritiques et des hépatiques — qui sont obligés d'aller ensuite contrebalancer ses méfaits par des eaux douces ou alcalines, par Vittel ou Vichy!

A la cuisine, la mal-faisance de l'eau calcaire est sans bornes! Elle cuit incomplètement les légumes, leur incorpore sa chaux dès que l'ébullition commence, et réalise ce paradoxe de les durcir d'autant plus qu'ils restent plus longtemps sur le feu!

Enfin, elle est cause, dans les appareils ménagers que nous allons étudier, dans les chauffe-eau, chaudières, réchauffeurs, et dans les canalisations qui en dépendent, de pannes très sérieuses et par conséquent très coûteuses.

Le tartre les obstrue partiellement, et surtout il forme sur leurs parois internes une couche isolante qui paralyse le chauffage dans des proportions que l'on n'imagine pas! On calcule qu'une couche de tartre d'un millimètre est aussi difficile à percer pour la chaleur que celle d'une plaque de fonte d'un centimètre et demi! Or le tartre atteint souvent, dans ces appareils, une épaisseur de 7 à 8 millimètres! Il en résulte naturellement de graves gaspillages de calories, donc d'argent.

Et souvent, dans le cas de l'électricité, les résistances, presque totalement isolées ainsi du liquide auquel elles

doivent transmettre leur chaleur, atteignent (surtout dans les appareils *dits* — combien à tort! — bon marché) une température qu'elles ne peuvent supporter, et brûlent!... L'eau calcaire est la pourvoyeuse zélée des réparateurs!

Ainsi se justifie par des raisons sérieuses l'usage moderne de l'adoucisseur d'eau, petit ou gros appareil selon l'importance des besoins auxquels il correspond, installé à titre isolé au-dessus d'un poste d'eau ou monté à l'origine même de la canalisation d'eau qui dessert tout l'appartement. La figure 5 montre un de ces appareils, qui ne nécessitent pour tout entretien que, de loin en loin, l'apport d'une poignée de sel de cuisine.

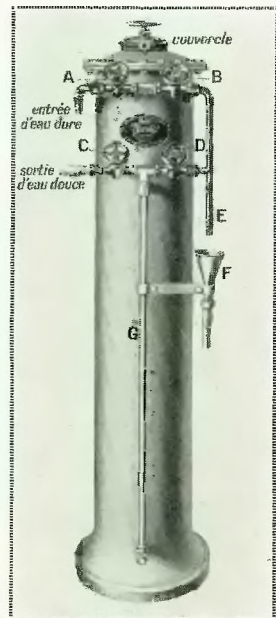


Fig. 5. — Adoucisseur d'eau.

Type de modèle moyen qui se monte à l'origine de la canalisation d'eau d'un ménage. L'eau n'y stationne pas, elle y circule à sa vitesse de débit ordinaire. — La substance que renferme l'appareil a l'aspect d'un sable; c'est un silico-aluminate de soude qui a la propriété de transformer les sels de chaux et de magnésie, contenus dans l'eau qui le traverse, en sels de soude correspondants. Les bicarbonates de chaux et de magnésie sont de la sorte transformés en bicarbonate de soude. Il en résulte que l'eau ne perd pas sa minéralisation et qu'ainsi elle convient très bien à la cuisson des aliments et au lavage du linge, et parfaitement à la boisson. — La substance est insoluble dans l'eau, elle n'est donc jamais à renouveler. Il suffit de la régénérer à époques régulières en introduisant par le couvercle du gros sel de cuisine. — A B C D, pointeaux servant à fermer ou ouvrir les canalisations utiles lors de l'opération de régénération. — E F, tube et entonnoir de sortie de l'eau salée, après l'opération et avant la remise en marche de l'appareil. — G, tuyau amenant à la sortie l'eau qui vient de traverser toute la colonne de purification. — Type Permo, de MM. Philipps et Pain.

BAUDRY DE SAUNIER.

(A suivre.)



L'aérodrome de Passy-le Fayet, vu de Charousse (1.009 mètres d'altitude).

Au premier plan, le village de Passy ; au second, l'Arve et, de l'autre côté de la rivière, le village du Fayet. Entre le rideau d'arbres derrière Passy et la rivière, le terrain d'aviation limité à gauche par la route blanche qui va du Fayet à Passy. De l'autre côté de l'Arve, au delà du Fayet, au débouché de la vallée du Bonnant, le village de Saint-Gervais-les-Bains. Les sommets visibles sont, de gauche à droite : l'Aiguille du Gouter (3 819 m.) et l'Aiguille de Bionnassay (4 061 m.) entre lesquelles le sommet du Mont Blanc est masqué par les nuages ; puis, au delà du col de Miage (3 376 m.), le Dôme de Miage et l'Aiguille de Béranger. La vallée étant ici à 565 mètres d'altitude, il y a donc — entre le terrain de départ et le sommet du Mont Blanc — une dénivellation de plus de 4 200 mètres pour une distance de quelques 13 kilomètres en projection.

UNE ENTREPRISE D'« ALPINISME AÉRIEN »

A bien des reprises déjà, des images des Alpes se sont trouvées associées ici à l'activité de l'aviation. Récemment encore, en septembre dernier, le capitaine Seive parlait aux lecteurs de *L'Illustration* du « tourisme aérien en montagne », et son article était accompagné de photographies aériennes des Alpes dauphinoises et d'un grandiose panorama de la chaîne française, dominé par le Mont Blanc ; l'auteur insistait très justement sur le fait que les passagers d'un avion volant en montagne étaient beaucoup moins séparés du paysage et celui-ci beaucoup moins réduit à l'aspect d'une carte que dans le cas du vol en plaine ; il assurait qu'il y avait pour de telles excursions « une clientèle » ; il affirmait la possibilité commerciale en même temps que l'opportunité de cet alpinisme aérien. Il est curieux que, cinq mois plus tard, nous ayons à rendre compte ici des premiers vols réussis par une entreprise française qui se propose délibérément l'exploit-

ation, à tout le moins saisonnière, du tourisme aérien dans le massif du Mont Blanc ; et il est plus notable encore que, dès ces ascensions inaugurales, l'avion ait transporté non seulement des personnalités locales, des journalistes et des photographes, mais des touristes qui payèrent au prix demandé le privilège d'admirer les Alpes sous les angles nouveaux que procure le belvédère mouvant d'un grand bimoteur de transport.

Maintenant que ces vols d'étude sont terminés, et puisqu'ils ont permis des conclusions favorables, il faut dire quelle a été la genèse de cette entreprise curieuse d'aviation régionale, branchée sur le réseau européen des lignes aériennes marchandes.

Le premier animateur en fut Thoret. Les lecteurs de *L'Illustration* savent la personnalité vigoureuse de ce pilote, aussi passionné pour son « métier » après seize ans d'aviation qu'au premier jour ; ils ont lu le récit de ses « vols à voile » au-dessus des montagnes de France, de Bohême, de Corse, d'Afrique, et de son voyage Paris-Venise-Paris en avionnette, par le Mont Blanc. C'est à l'occasion de cette traversée des Alpes

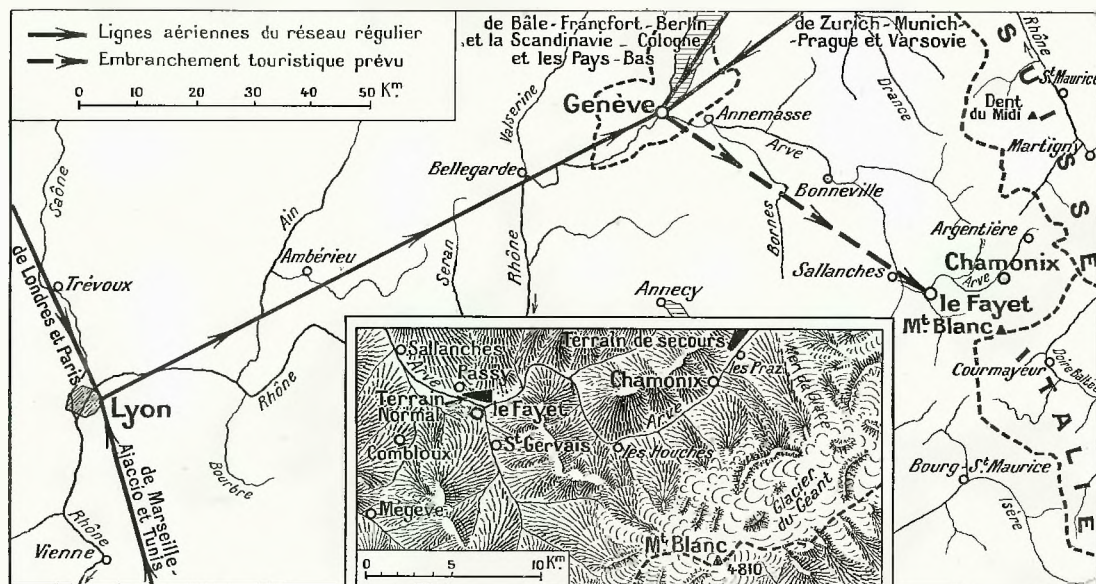
que Thoret entra en relations avec M. Dina et fut bientôt chargé par lui de déposer auprès de l'Observatoire Vallot, à 4 600 mètres d'altitude, plus d'une tonne de matériel et d'approvisionnements ; comment Thoret s'acquitta de cette mission en neuf jours de vol, lâchant ses colis par parachute au voisinage immédiat de l'Observatoire, le récit en a été fait ici même.

Dès ce moment Thoret ne parla plus que de « l'aviation du Mont Blanc » ; il avait décidé de faire de ces sommets fameux et difficiles le premier domaine de l'alpinisme aérien ; il s'employa donc, avec l'obstination que ses amis lui connaissent, à créer le courant d'opinion favorable dans toute cette région de Chamonix, de Saint-Gervais-les-Bains, de Combloux et de Mégève, et il y fut aidé par la naturelle orientation des personnalités locales, et aussi des intérêts locaux, vers les problèmes du tourisme. Bientôt un « comité régional » fut formé sous la présidence d'un autre animateur, M. Théophile Vallet, maire de Passy, le village même auprès duquel Thoret avait trouvé le vaste terrain remarquablement dégagé qui allait devenir l'aérodrome de l'aviation du Mont Blanc.

M. Vallet aida Thoret sans réserve ; il fit mieux, il décida ses administrés et les notabilités du pays à aider financièrement l'entreprise qui transformerait en une affaire d'aviation les simples possibilités que Thoret et lui croyaient réalisables.

Cette entreprise, il eût été scabreux, et bien difficile, de la créer de toute pièce. Puisqu'il s'agissait de tourisme aérien, n'était-il pas plus indiqué d'y intéresser — si possible — une compagnie de transports aériens déjà familière avec ces problèmes ? Ce point de départ admis, la carte même proposait la solution.

La plus ancienne entreprise française de transports par avions, l'Air-Union, assure le service régulier de la ligne Londres-Paris-Lyon-Marseille-Ajaccio-Tunis ; de Lyon elle a, depuis des années, poussé jusqu'à Genève un embranchement qui relie sa grande ligne Nord-Sud au réseau de l'Europe centrale et scandinave, et, depuis lors, Genève est devenu l'un des plus importants carrefours européens de lignes aériennes. On pouvait donc penser que l'Air-Union était spécialement bien placée pour s'intéresser à la vallée de Chamonix, toute proche de son terminus suisse, et même pour pousser jusqu'à cette vallée un prolongement aérien de 75 kilomètres susceptible d'y amener les voyageurs et les touristes qui, passant en avion par Lyon ou par Genève, seraient tentés par l'alpinisme aérien. De fait, le directeur général de la Compagnie, M. Abel Verdurand, fit

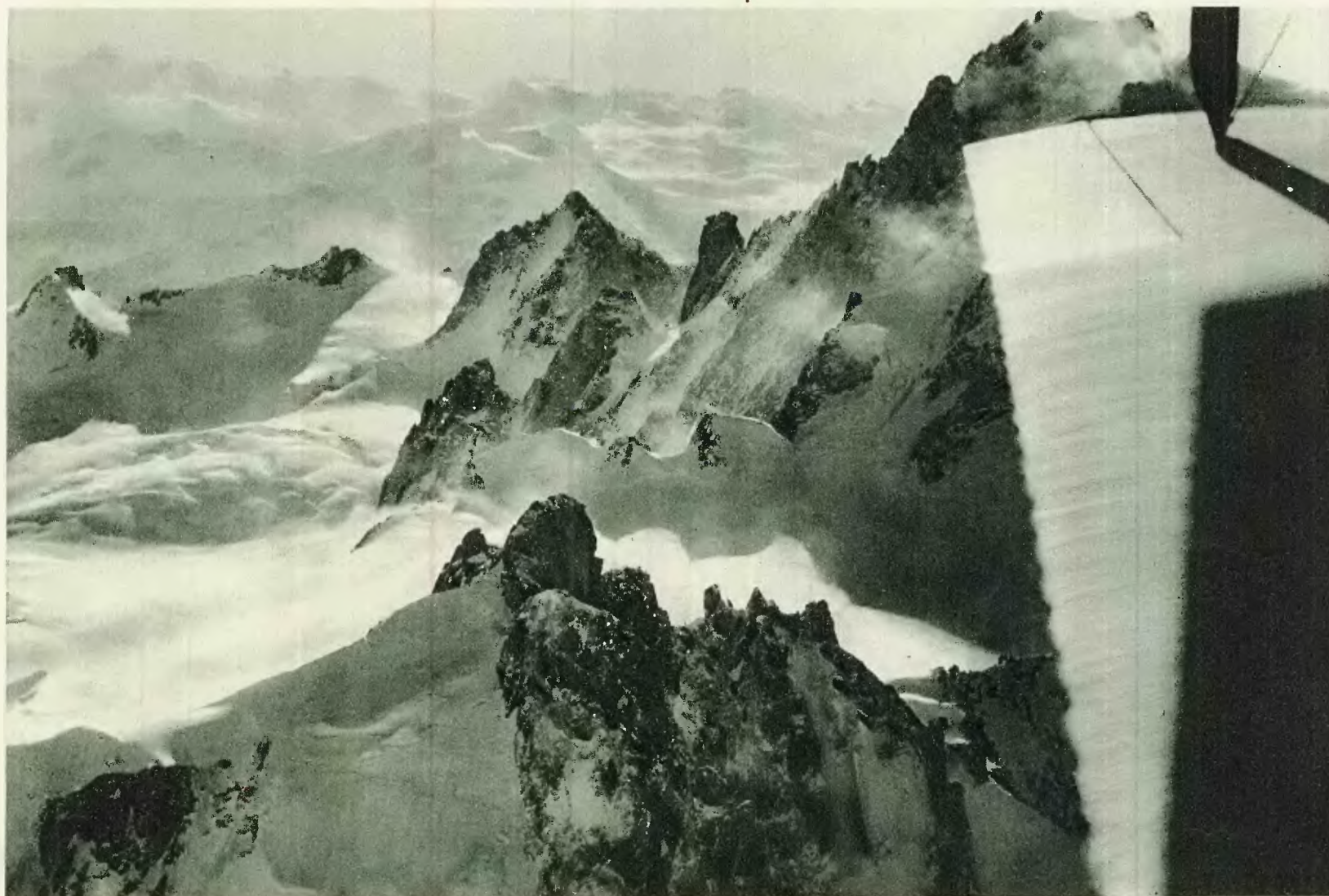


Le tourisme aérien dans les Alpes.

Le petit « embranchement » aérien Genève-le Fayet met le cœur de la vallée de Chamonix en liaison avec tout le réseau aéronautique de l'Europe, et plus spécialement avec Genève et Lyon, très importants carrefours de ce réseau. Le carton de détail marque dans la vallée l'emplacement approximatif des aérodromes de Passy-le Fayet (base normale) et des Praz de Chamonix (terrain de fortune).



Venant de Genève, l'avion s'engage dans la zone au Nord du massif et au Nord-Est de Chamonix.
Au premier plan, l'Aiguille Verte (4.171 m.) et, immédiatement à sa droite et à demi masquée par elle, l'Aiguille d'Argentière. Tout à fait à droite, dominant l'horizon, le Mont Dolent, point de jonction des trois frontières suisse, italienne et française.



L'avion passe au Sud de la vallée de l'Arve.
Au premier plan, le sommet rocheux du Capucin (3.831 m.) ; en arrière, et dans l'alignement exact du Capucin, la Tour Ronde (3.775 m.) : à droite, au-dessus de l'aile, le Mont Maudit.
On remarque à droite, sur l'aile inférieure, l'ombre de l'aile supérieure.

PROMENADE AÉRIENNE SUR LE MASSIF DU MONT BLANC

Photographies Michaud.



ALPINISME AÉRIEN : EN CROISIÈRE VERS LE MONT

Un grand Goliath bimoteur de l'Air Union, piloté par Bajac et portant douze passagers, vole au-dessus de la mer de nuages qui dérobe momentanément la vue de la vall

Copyright by International



LE MONT BLANC, AU-DESSUS DE LA MER DE NUAGES

Vue de la vallée et des sommets les moins élevés. — Photographie prise par M. Chelle, opérateur cinématographique, à bord d'une berline pilotée par le lieutenant Thoret.

by International Newsreel.



L'avion, après un virage au Sud des Houches, repasse à hauteur du Mont Blanc.

Au centre, au premier plan, l'Aiguille du Goûter ; derrière elle, le Dôme du Goûter, puis le sommet du Mont Blanc avec, comme l'Aiguille du Goûter, son auréole (neige du sommet balayée par le vent de crête) ; tout à fait à gauche, entre les ailes, la pointe du Mont Maudit.



Virage au-dessus de la vallée de Chamonix.

Au premier plan, au fond de la vallée, Chamonix ; l'avion survole à ce moment le terrain du Fayet, situé beaucoup plus bas que la limite inférieure de ce document. On voit combien, en vol plané et moteurs stoppés, il serait aisé de gagner le terrain de départ normal ou, si l'on est dans la région d'Argentière, le terrain de secours des Praz de Chamonix, visible au fond de la vallée. au delà de la petite agglomération linéaire des Praz, elle-même derrière Chamonix.

PROMENADE AÉRIENNE SUR LE MASSIF DU MONT BLANC

Photographies Michaud.

bon accueil aux propositions de Thoret et il décida l'Air-Union à assumer le risque des essais qui viennent d'avoir lieu. Pour être juste, il faut dire encore que la Compagnie des chemins de fer P.-L.-M. promettait son appui à l'aviation du Mont Blanc, si celle-ci se constituait sur des bases telles qu'on pût en attendre une exploitation sérieuse.

Thoret, dans les dernières semaines de 1927, présida allègrement, bêche en main, aux travaux de nivellement nécessaires sur le terrain de Passy ; celui-ci fut prêt, peu de jours avant l'enneigement, pour les premiers atterrissages d'inauguration, mais — faute d'avoir pu si vite installer un hangar — il fut décidé que Genève serait pour cette fois le port d'attache des premiers avions alpinistes.

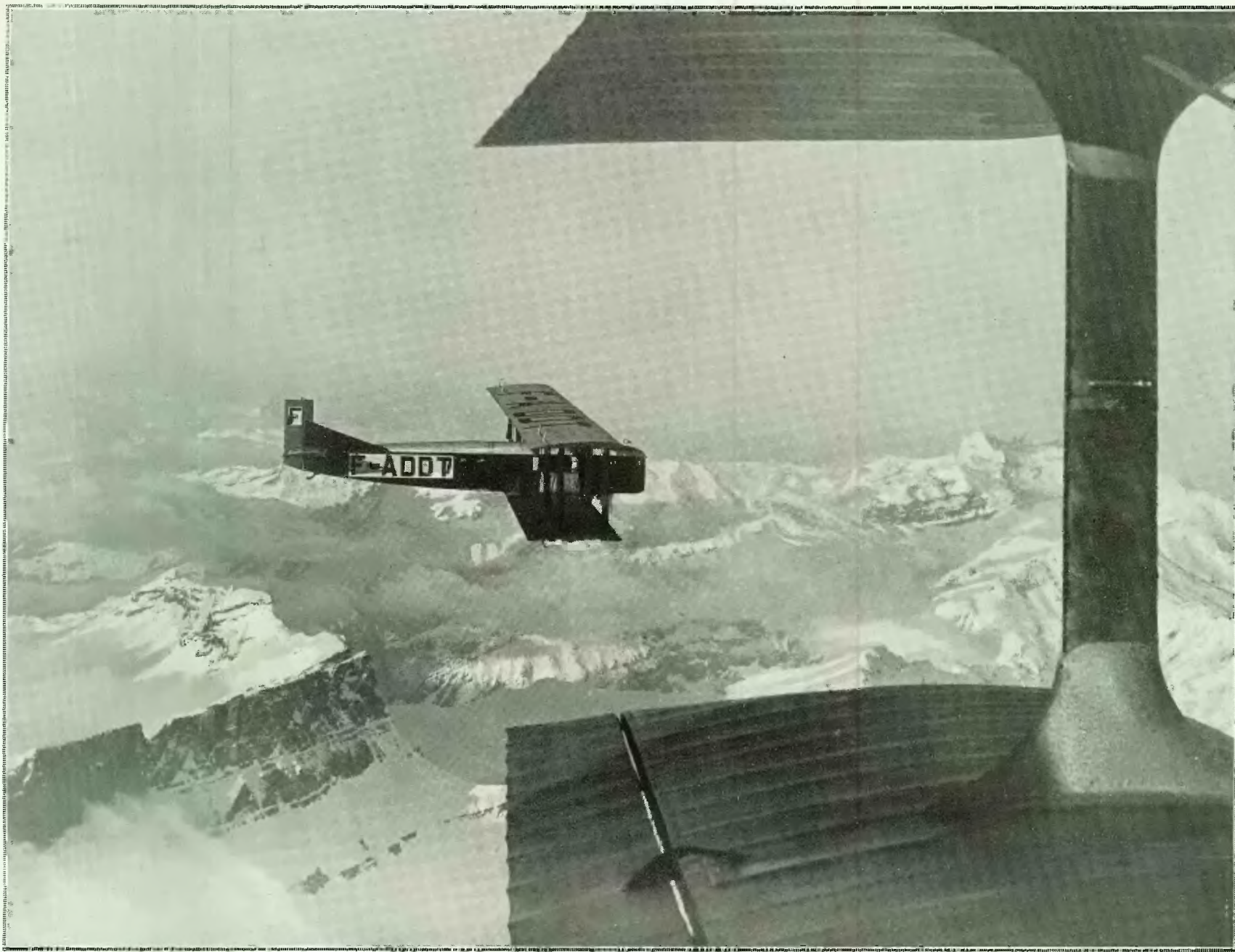
Ceux-ci furent un grand Goliath bimoteur, capable d'emporter de douze à quinze passagers, et une berline

à un itinéraire tel qu'on pourrait toujours, en vol plané, gagner le terrain de départ ou un terrain de secours, ces ascensions apparaissent remarquablement sûres. Il suffit de penser qu'un avion de transport normal à un seul moteur, obligé de stopper complètement celui-ci à 5.000 mètres d'altitude, bien loin de « capoter en l'air » ou de « tomber », comme l'écrivent encore souvent des dépêches d'agence, peut aller atterrir dans tout terrain convenable situé dans un rayon égal à sept fois l'altitude à laquelle il est livré à la seule pesanteur ; et, dans le cas d'un bimoteur lourdement chargé, l'arrêt d'un moteur à 5.000 mètres d'altitude encore permettra au pilote de revenir au-dessus du terrain de départ, même situé à 100 kilomètres, sans descendre de plus de 800 à 1.000 mètres. Telle fut d'ailleurs l'impression des passagers, parmi lesquels nombre d'hivernants et d'hivernantes.

avec le réseau européen d'aviation, si fréquenté alors par les amis du « grand tourisme ». Il est à souhaiter que l'Air-Union dispose alors de tout le matériel moderne et confortable nécessaire pour que, même lorsque le service de la ligne de raccordement retiendra une partie de ses avions, les véritables promenades d'alpinisme ne soient pas sacrifiées.

D'ailleurs, les avions même employés sur Genève-Chamonix pourraient certainement, matin et soir, emmener pour un tour d'horizon — à partir du terrain de Passy — les passagers désireux de contempler, du point de l'espace et à une altitude qui en feront un spectacle inoubliable, l'aube et le crépuscule sur la grande montagne. Il sera très intéressant de suivre cette entreprise nouvelle d'aviation régionale, qui mérite de faire école.

HENRI BOUCHÉ.



Un Goliath piloté par Bajac, naviguant de conserve avec la berline confiée à Thoret, d'où la photographie est prise, survole la chaîne des Aravis avant de regagner Genève. — Copyright by International Newsreel.

Spad qui devait surtout servir aux prises de films projetées. Plusieurs vols eurent lieu avec un plein succès, le Goliath étant d'ordinaire confié au chef pilote même de l'Air-Union, Robert Bajac, qui vint poser l'appareil sur le terrain de Passy, et c'est de son bord que M. Michaud prit les photographies aériennes dont quatre illustrent deux de nos pages. Thoret, lui, pilotait la berline, et il donna tous ses soins à « placer » dans les meilleures conditions de travail un remarquable opérateur cinématographe, M. Chelle, l'auteur de l'« ascension du Grépon ». Notre planche de double page et une autre de nos gravures disent assez qu'il y réussit ; mais c'est le film lui-même, tourné le plus souvent au ras des glaciers et des aiguilles, qui donnera l'idée de ce que furent ces vols.

Ceux-ci comportaient indéniablement un risque, parfaitement admissible pour une équipe de professionnels, surtout quand le pilote est aussi familier avec la montagne et ses courants atmosphériques. Mais on aurait tort de penser que les promenades aériennes proposées aux touristes sur les Alpes présentent, elles, un risque spécial dû à la configuration du pays. Au contraire, liées

Tous furent enthousiasmés par la « montagne inconnue » que leur révélait l'avion ; tous apprécièrent d'être ainsi promenés, en un wagon volant bien chauffé et clos, le long d'un panorama de montagne qui n'a pas d'égal en Europe.

Rassurons aussi, pour finir, ceux qui craindraient pour l'alpinisme sportif la concurrence de l'alpinisme assis et mécanique. Parmi les premiers passagers figurait M^{me} Agnel, docteur à Chamonix, femme du président du Syndicat local d'initiative, grimpeuse experte et enthousiaste. Elle déclara, après un vol à bord du Goliath, qu'elle était émerveillée du spectacle, entièrement neuf pour elle ; mais elle dit aussi sa reconnaissance pour l'avion qui, lui faisant mieux connaître la montagne, la lui faisait aimer davantage et lui inspirait le désir de l'aborder par des itinéraires nouveaux.

Il est probable que l'Air-Union entreprendra dès la mi-juin ses services d'alpinisme aérien, les avions partant cette fois du terrain de Passy, aménagé et pourvu de hangars ; au fort de l'été, et pendant quelque six semaines, la ligne aérienne Genève-Passy assurera chaque jour la liaison directe de la vallée de Chamonix

FAITS DE LA SEMAINE

— Costes et Le Brix, parachevant leur tournée aérienne en Amérique, ont été reçus triomphalement à Washington et à New-York.

— Parmi les morts de ces jours derniers : le physicien hollandais H.-A. Lorentz, qui fut titulaire du prix Nobel en 1903 ; le député socialiste Emile Basly, qui, président du syndicat des mineurs du Pas-de-Calais, intervint fréquemment depuis 1884 au cours d'importants conflits ; notre excellent et regretté confrère Gabriel Vivant, qui, depuis 1911, était l'administrateur général d'*Excelsior*.

— Une plaque commémorative a été apposée au parc d'aérostation n° 1, route de Saint-Cyr, à la mémoire des officiers observateurs des 1^{er} et 2^e régiments d'aérostation morts pour la France.

— M. Alfred Coville, l'ancien directeur de l'enseignement supérieur et historien de valeur, a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Delaborde.

— Les députés communistes Duclos et Marty ont été condamnés à deux ans de prison, pour antimilitarisme.

LE TOURISME EN MONTAGNE

Si le nombre des privilégiés qui ont survolé en avion les montagnes des Alpes et goûté les beautés inconnues d'admirables panoramas est encore restreint, le tourisme automobile en montagne, malgré toutes les difficultés qu'il semble présenter, est devenu chose courante.

Les fervents du ski, du patinage, de la luge et du bob eurent les premiers l'idée de se rendre en automobile, par les routes de montagne le plus souvent couvertes de neige, jusqu'au champ de leurs exploits. L'entreprise, il y a peu d'années encore, eût paru chimérique. Le progrès de la construction mécanique l'a rendue commune. Les audacieux eurent des imitateurs, et il n'est pas rare aujourd'hui, certains jours de grandes épreuves de sports d'hiver, de voir plusieurs centaines d'autos groupées dans un village, à plus de mille mètres d'altitude.

C'est que la beauté des paysages d'hiver dans la montagne semble du domaine de la féerie, quand sur la blancheur immaculée des champs les arbres sont givrés et surchargés de fleurs de neige. Les clochers, les toits des maisons sont ouatés d'épaisses couches adoucissant les formes ; dans les gorges et le long des torrents aux eaux claires, les rochers se décorent des cristaux scintillants des stalactites de glace ; sur les pentes, les sombres forêts de sapins sont prodigieusement poudrées de blanc, en harmonie avec les cimes, plus éclatantes que jamais, dans la robe neuve drapée sur leurs flancs puissants.

Si le soleil brille, il ajoute l'éblouissement de sa



Départ pour une promenade en traînaux.



Le général Gouraud (en civil) félicitant les concurrents militaires d'un concours de ski.



Le chasse-neige en action sur la route du col de Porte.

Au centre, M. Auscher, vice-président du Touring Club, et le général Gouraud ; au fond, les cimes du grand Som.



A SAINT-PIERRE-DE-CHARTREUSE. — Halte des autocars devant un hôtel, sur la route des Alpes. — Phot. J. Clair-Cuyot.

lumière à cet incomparable spectacle. Les glaçons s'irisent de reflets brillants, les ombres se creusent de touches légèrement bleutées, partout éclatent des étincelles.

Il est de mode d'utiliser la route des Alpes, au cours de l'hiver, en se rendant à la Côte d'Azur ou en en revenant. On conçoit l'originalité du saisissant contraste qu'offrent, d'une part, le panorama coloré des côtes apparaissant comme de grands parcs fleuris baignés par la mer bleue et, d'autre part, l'immensité majestueuse à la blancheur uniforme, mais infiniment diversifiée dans le détail par de précieuses ciselures.

Saint-Pierre-de-Chartreuse est la grande station de ce plaisir nouveau. On est là au centre du décor fastueux, on peut s'y arrêter, y séjourner, fouler la neige vierge, se promener sur le doux tapis blanc des allées, passer sous la voûte d'argent des branches givrées.

Pour rendre possible, en hiver, la circulation des automobiles sur les grandes routes de montagne, il a fallu réaliser le dégagement des cols obstrués dès les grandes chutes de neige. Maintenant, par exemple, au col de Porte, que les autocars franchissent au cours de l'étape Grenoble-Saint-Pierre-de-Chartreuse vers Aix-les-Bains, de puissants tanks chasse-neige déblaient la route chaque fois que cela est nécessaire. Grâce à leur concours, dans la saison 1926-1927, le col n'a été impraticable que trois fois, et pendant douze heures seulement.

Ainsi tout le massif de la Grande-Chartreuse est devenu accessible, même en hiver, offrant aux skieurs ses charpans de neige, ses pentes douces aux amateurs de luge et les secrets de ses splendeurs aux promeneurs qui peuvent y circuler en traîneau ou à pied. — J. C.-G.



Et voici quelques autres images de sports d'hiver en haute montagne. Ce sont des enfants, cette fois, qu'elles présentent. Elles plongeront sans doute dans la stupéfaction, s'ils pouvaient les voir, les jeunes héros dont la comtesse de Ségur, née Rostopchine, nous a narré les aventures. Les petits garçons sages et les petites filles modèles d'autrefois avaient des plaisirs plus tranquilles et plus sédentaires. Mais le temps a marché. Le sport a aboli la barrière des âges. Il prolonge jusque dans la vieillesse l'endurance et la vitalité de ceux qui s'y adonnent et il ne juge point qu'il soit jamais trop tôt pour recruter ses adeptes. Ces



bambins des deux sexes, de quatre à dix ans, bien assurés sur leurs skis ou leurs patins, respirent la santé et la joie. L'air pur des hautes cimes emplit leurs poumons, fouette leur visage où il avive les couleurs. Plus heureux que leurs petits camarades penchés tout l'hiver sur leurs devoirs de classe, ceux-là fortifient leurs muscles, assouplissent leurs membres, prennent l'habitude de l'énergie et de l'audace. C'est un bénéfice dont ils se ressentiront toute leur vie. La montagne salubre n'aide pas seulement au développement physique de la jeune génération : elle est aussi une excellente école de formation morale.



LES SPORTS D'HIVER DE L'ENFANCE. — Fillettes et garçonnets prenant leurs ébats sur la neige et la glace à Font-Romeu et à Superbagnères.

Photographies de Givenchy.

graphiques de la deuxième moitié du siècle dernier, faisaient loi dans l'étude de la circulation océanique.

Il semble bien que le périple accompli par l'humble bouteille recueillie sur une plage bretonne apporte une confirmation indiscutable des travaux accomplis par les savants océanographes qui ont parcouru la mer pendant de longues années, ayant toujours à la main la sonde, le thermomètre ou le sextant.

C'est en effet en face de la plage de Miami, la grande station balnéaire américaine qui devait être ravagée six mois plus tard par un violent cyclone dont *L'Illustration* a donné d'impressionnantes photographies dans son numéro du 9 octobre 1926, que le message a été jeté à la mer le 4 mars 1926 par le radiotélégraphiste du *San Mateo*. Aucun point de départ ne pouvait être mieux choisi, car il est à la naissance même du Gulf-Stream, au sud de la Floride. Un peu plus de dix-huit mois plus tard, il était recueilli à l'extrémité de la branche centrale du grand courant de l'Atlantique.

Le parcours étant d'environ 4.100 milles marins ou 7.600 kilomètres, c'est à une vitesse moyenne de 7 milles et quart par jour (13 km. 500) que le frêle flotteur a effectué son voyage, et comme il n'offrait au vent qu'une très faible prise, insuffisante pour lui imprimer une vitesse de près de 600 mètres à l'heure pendant 560 jours, ce sont incontestablement les courants qui l'ont constamment entraîné avec eux.

On peut se demander comment cette fragile bouteille a pu franchir sans encombre une aussi longue distance, et surtout les dangereux plateaux de rochers qui s'étendent entre l'île d'Ouessant et la côte ouest du Finistère. Rien n'est plus facilement explicable. Tous les pêcheurs et marins caboteurs ont maintes fois constaté qu'un flotteur ou une petite embarcation abandonnés à eux-mêmes par temps calme dans un fort courant suivent toujours le milieu de la veine liquide qui les entraîne et semblent débordés par le courant lui-même des dangers entre lesquels ils défilent.

C'est ce qui a permis au message américain, parvenu aux environs de la presqu'île armoricaine où il est devenu le jouet des courants de marée, d'atteindre le chenal du Four et de s'échouer miraculeusement aux pieds de la famille d'un officier supérieur de la marine française, à l'heure même où l'*American Legion* défilait sous l'Arc de Triomphe devant la tombe du Soldat inconnu qu'elle venait de couvrir de fleurs.

Et ce qui étonnera le plus les marins sera d'apprendre que cette humble messagère d'amitié a traversé l'Atlantique à la vitesse de la tortue de la fable, au lieu de subir le sort des épaves flottantes entraînées par la branche inférieure du Gulf-Stream dans la mer des Sargasses formée par le remous du courant, les *derelects* redoutés des navigateurs, qui dorment éternellement sur l'immense prairie où les raisins du Tropique brillent au soleil comme de grosses gouttes de rosée.

Commandant RONDELEUX.

P.-S. — L'annonce, dans la *Dépêche de Brest*, de la découverte de M. Maurice Brunet m'a valu la visite d'un employé du service des câbles télégraphiques France-Amérique, M. Pean, qui avait déjà trouvé le 26 novembre 1923, sur le sable de la petite anse de Déolen, à l'entrée du goulet de Brest, une bouteille contenant un message en anglais dont la traduction est la suivante :

Sur l'Océan, le 4 octobre 1922,

A quiconque débouchera cette bouteille, nous vous prions de vous faire connaître dans les journaux américains ou suisses (sic); jeté à l'Océan, du vapeur Stockholm, au large des bancs de Terre-Neuve. Ligne Suède-Amérique, s/s Stockholm.

Signé : Otto Forsell, 4, Devonia Avenue, Mount-Vernon, N. Y.

Ce message, remis au maire de Locmaria-Plouzané, fut adressé à la sous-préfecture de Brest.

Si l'on rapproche cet exemple de celui de la bouteille recueillie par M. Maurice Brunet, on constate que celle de Terre-Neuve a mis un peu plus d'une année pour franchir les 2.000 milles marins de son parcours, soit environ 5 milles par jour ou près de 400 mètres à l'heure. C'est une vitesse moyenne très inférieure à celle du message venu des côtes de Floride, mais qui correspond assez exactement aux indications portées sur les cartes, car c'est entre le canal de Bahama et le cap Hatteras que le Gulf-Stream est le plus rapide, sa force diminuant graduellement à mesure qu'il s'épanouit en largeur.

Il y a donc là une nouvelle confirmation de l'existence de la branche centrale du grand courant océanique qui aboutit aux côtes de France et semble avoir un penchant pour le littoral breton. Au reste, nous ne tarderons sans doute pas à recueillir de nouvelles preuves de cette existence, car la *Ville-d'Ys*, affectée à la surveillance de la pêche à Terre-Neuve, a mouillé, au cours de sa dernière croisière, un grand nombre de bouteilles contenant des messages semblables, pour servir à l'étude des courants de l'Atlantique. Ce sont

d'intéressantes découvertes en perspective pour les baigneurs des plages bretonnes, et qui seront bien accueillies par l'Institut océanographique, 195, rue Saint-Jacques, à Paris.

UN HOMMAGE A JULES VERNE

Ces découvertes de bouteilles errantes rappelleront, à tous ceux dont l'enfance a été charmée par les romans d'aventures de Jules Verne, le point de départ du merveilleux voyage des *Enfants du capitaine Grant*.

Le commandant Rondeleux, qui nous les rapporte, s'était, il y a plusieurs mois, fait l'interprète de nombreux marins et coloniaux pour réclamer un honneur bien dû au génial auteur qui a exercé une si grande influence, non seulement sur la jeunesse de son pays, mais sur celle du monde entier, et qui a contribué, par la formation d'une mentalité à la fois aventureuse et scientifique, au prodigieux développement de tant de découvertes. Il demandait que le nom de ce grand romancier, qui a tant fait pour la diffusion du génie français à travers le monde, fût inscrit à l'arrière d'un de nos bâtiments de guerre.

Le ministre de la Marine, M. Georges Leygues, frappé, de son côté, de l'oubli commis à ce sujet par ses prédécesseurs et désireux de le réparer, a décidé de donner le nom de *Jules-Verne* à un croiseur de 4.500 tonnes, ravitailleur de sous-marins, et le nom de *Nautilus* à un sous-marin.

AUTOUR D'UNE TRAGÉDIE IMPÉRIALE

LE CAS DE M^{me} TCHAIKOWSKY

Les deux articles que *L'Illustration* a publiés, dans ses numéros des 23 juin et 17 décembre 1927, ont exposé, aussi complètement et impartialement que possible, la troublante affaire Tchaikowsky, c'est-à-dire le cas de cette jeune femme énigmatique, que certains considèrent comme l'authentique fille cadette du tsar Nicolas II, la grande-duchesse Anastasie, miraculeusement échappée au massacre d'Ekaterinbourg, tandis que d'autres dénoncent formellement son imposture, établissant même son identité avec une paysanne polonaise du nom de Franziska Schanzkowska. Les expertises confiées par M. Pierre Gilliard à l'Institut de police scientifique de Lausanne n'ont pas convaincu, on le sait, les partisans de la « grande-duchesse ». Nous avons déjà reproduit les répliques de M^{me} Rathlef et M^{me} Melnik. Voici que le duc Georges de Leuchtenberg nous écrit à son tour. Son témoignage est particulièrement intéressant, puisque c'est lui qui a recueilli M^{me} Tchaikowsky en son château de Bavière.

D'ailleurs, l'actualité vient de s'emparer de la question, car M^{me} Tchaikowsky, quittant sa résidence princière, s'est, paraît-il, assez mystérieusement embarquée à Cherbourg, à bord du *Berengaria*, à destination de New-York, où le paquebot est arrivé le 8 février. Elle était attendue là-bas par M. Botkin, fils de l'ancien médecin de la famille impériale et frère de M^{me} Melnik. Des dépêches ont également affirmé que la princesse Xénia, actuellement mariée à M. William Leeds, fils du « roi de l'étain », se serait entremise pour lui faciliter l'accès du territoire américain. A son passage à Paris, M^{me} Tchaikowsky a rencontré le grand-duc André Vladimirovitch, et, s'il faut en croire un article du duc de Leuchtenberg dans la *Tägliche Rundschau*, celui-ci « ne conserve aucun doute sur son identité ».

Dans la lettre qu'il nous a adressée, le duc de Leuchtenberg ne fait point allusion à ces faits tout récents. En voici les principaux passages :

« Que la grande-duchesse Anastasie ait échappé au massacre d'Ekaterinbourg, cela est à peu près certain. Il n'appartient pas à moi, et le temps n'est pas encore venu, d'en dire plus long à ce sujet. Cela posé, il s'agit de répondre à la question : « Est-ce M^{me} Tchaikowsky ? » On y a voulu répondre en reconnaissant en elle, je dirai plus exactement : en faisant d'elle « l'ouvrière polonaise Franziska Schanzkowska, dis-je » parue. J'ai cru, au commencement, à cette version et j'ai été amené, dans l'intérêt de la vérité, à autoriser M^{me} Tchaikowsky, habitant sous mon toit, à une confrontation qui aurait dû confondre « l'imposteuse ». Il n'en fut rien, j'eus la certitude du contraire, et l'enquête que nous fûmes induits à faire nous amena petit à petit à la conviction que M^{me} Tchaikowsky n'était pas, ne pouvait pas être la Schanzkowska.

« Si elle n'est pas cette paysanne, qu'est-elle donc ? Telle est la question troublante et tragique. »

Le duc de Leuchtenberg poursuit en rappelant que, depuis onze mois, il observe et étudie tous les jours M^{me} Tchaikowsky, et qu'il la connaît ainsi mieux que quiconque. Or, de cette observation minutieuse, il résulte pour lui qu'il est « impossible que tout ce qu'elle sait sur la Russie et sa cour lui ait été appris, inculqué ou suggéré du dehors ».

Notre correspondant continue :

« Les dires de M^{me} Tchaikowsky, notés au jour le jour, finissent par s'assembler en un troublant tableau, extraordinairement véridique autant qu'il est possible de le contrôler, de la vie de cour, de la vie des prisonniers de Tobolsk et même de leur manière de penser, de juger les faits et les gens. Et nous sommes

induits forcément à en déduire la conclusion logique : que M^{me} Tchaikowsky a été *témoin oculaire* de tout ce qu'elle raconte. Il semble, ainsi, que M^{me} Tchaikowsky *doive* être la grande-duchesse Anastasie. L'est-elle réellement ? Je ne sais. Mais les probabilités en sont trop fortes pour pouvoir être écartées sans façon et, tant que ces possibilités ou probabilités existent, l'affaire ne peut, ne doit pas être considérée comme close. »



La grande-duchesse Anastasie, photographiée, à 13 ans, à bord du yacht impérial *Standart*. M^{me} Tchaikowsky, photographiée en 1926, dans le parc du sanatorium O en Bavière.

En ce qui concerne les photographies que M. Pierre Gilliard a publiées dans *L'Illustration*, le duc de Leuchtenberg déclare qu'il ne « s'y arrêtera pas, car cela le mènerait trop loin » — il semble pourtant, pour un observateur impartial, que ce soit le point capital de la cause — et il nous envoie, pour que nos lecteurs « puissent juger du degré de ressemblance », une photographie de la grande-duchesse, à l'âge de treize ans environ, agrandie d'un instantané pris à bord du yacht impérial *Standart*, et une autre de M^{me} Tchaikowsky, prise au sanatorium O, en Bavière, en 1926.

L'argument tiré des langues parlées par M^{me} Tchaikowsky provoque cette réplique de son défenseur :

« M. Gilliard prétend que M^{me} Tchaikowsky ne connaît ni le russe, ni l'anglais et ne parle que l'allemand. Or, depuis les onze mois qu'elle habite ici, nous avons pu constater : 1° que l'allemand qu'elle parle est tellement déficient qu'il est clair pour quiconque connaît cette langue qu'elle ne peut être sa langue maternelle ; 2° qu'elle comprend parfaitement le russe et peut le parler quand elle le veut ; 3° qu'elle ne comprend pas seulement l'anglais, mais le lit, le parle et peut même l'écrire ; 4° qu'elle ne parle ni n'entend le polonais. Ces quatre constatations, dont aucune ne s'accorde avec la personnalité de Franziska Schanzkowska, devraient suffire à toute personne non prévenue pour en déduire l'impossibilité de l'identité de M^{me} Tchaikowsky avec la Schanzkowska. »

Après avoir enfin relevé une contradiction entre les témoignages des médecins, qui affirment que la mémoire ne revient à M^{me} Tchaikowsky que « par oasis », et la prodigieuse mémoire qu'il lui faudrait pour emmagasiner et utiliser à propos tout ce qu'on lui aurait inconsciemment appris de la vie et de l'intimité de la cour impériale, le duc de Leuchtenberg, affirmant la « bonne foi » de sa protégée, conclut :

« M^{me} Tchaikowsky n'est donc pas la Schanzkowska ; d'un autre côté, elle est, ou bien s'est, psychologiquement, identifiée à la personnalité de la grande-duchesse Anastasie. Si elle ne l'est pas physiquement, qu'est-elle ? Quel palpitant problème pour les psychologues et les parapsychologues ! Il mériterait que la science subvint à l'existence de cet être exceptionnellement intéressant comme « sujet » d'étude !

« Voilà les faits. Ils peuvent tous être corroborés par une documentation plus ou moins abondante. Le moment n'est pas encore venu de la publier, mais il viendra probablement un jour, peut-être moins éloigné qu'on ne le croit. »

Il ne reste plus, semble-t-il, qu'à attendre la documentation décisive que promet le duc de Leuchtenberg pour élucider ce « Glözel historique ». Les amis de M^{me} Tchaikowsky ont-ils choisi les Etats-Unis pour la leur révéler ? On doit, en tout cas, mentionner cette remarque que font les journaux américains que, si l'identité de M^{me} Tchaikowsky et de la grande-duchesse Anastasie était prouvée, la seule fille survivante de Nicolas II serait en droit de revendiquer l'héritage des Romanof et la fortune déposée par son père dans des banques étrangères.

COURRIER DE PARIS

RECORDS

Toute notre civilisation moderne est dominée par la mentalité du record. Cette nouveauté psychologique nous est venue d'Amérique. Elle nous fit d'abord sourire, mais elle ne tarda pas à s'implanter dans la vieille Europe avec une rapidité et une vigueur un peu inquiétantes. Aujourd'hui, le goût du record se manifeste dans tous les domaines de l'activité humaine, modifiant profondément les règles du jeu de la morale traditionnelle.

Il y a deux façons d'établir un record. On peut se faire un nom en se lançant dans une audacieuse anticipation et en devançant le progrès. C'est la méthode de Lindbergh. Mais il est une seconde façon d'émerveiller ses contemporains : c'est celle qui consiste à être non pas le premier à se servir d'une conquête de la science, mais à utiliser le dernier un moyen d'action que l'on croyait périmé.



Vous connaissez le principe de ce que nos comédiens appellent la « vedette américaine ». Lorsque deux acteurs illustres figurent sur la même affiche et qu'il est impossible de les mettre d'accord pour occuper la première place, on offre à l'un d'eux la dernière. Être le premier et être le dernier, voilà deux façons à peu près aussi efficaces l'une que l'autre de retenir l'attention. Un grand comédien ne peut pas figurer au troisième rang sur le programme, mais il est satisfait si, après l'énumération des plus obscurs comparses, son nom peut clore officiellement la liste comme un solennel point final.

C'est cet état d'esprit qui guide les amateurs de prouesses sportives qui jouent la difficulté pour obtenir la gloire dans des conditions plus pittoresques. A l'exploit d'un aviateur franchissant l'Atlantique d'un bond foudroyant s'opposera la gageure d'un Alain Gerbault utilisant, dans le même but, une lente coquille de noix. En ce moment, dans tous les pays, des étudiants entreprennent des tours d'Europe pour réhabiliter la marche à pied. Et les contemporains de Sadi Lecointe se sont intéressés passionnément, cette semaine, à l'entreprise d'une amazone qui se propose d'étonner le monde en se rendant de Paris à Nice à cheval en douze jours.

Vedette américaine ! Certes, je ne discute pas les qualités techniques et les connaissances équestres qu'exige cette longue promenade. Mais on nous permettra d'estimer qu'en la circonstance le cheval aura au moins autant de mérite que l'amazone et qu'il ne s'agit pas là d'un acte d'héroïsme proprement humain.

Nous nous trouvons bien ici en présence de cette manie du record pour le record à laquelle il est bien difficile de s'intéresser profondément. Pourquoi habituer la foule à ne considérer dans un effort que son côté théâtral ? C'est fausser étrangement le sens de la noblesse de la vie, surtout chez les jeunes enfants qui apprennent de bonne heure à se tromper sur la véritable gloire. Le scénario de cinéma, le match sportif et tout le cabotinage volontaire ou involontaire qui entourent les apothéoses de l'individualisme exaspéré exercent sur la civilisation d'aujourd'hui la plus dangereuse influence. Les âmes simples s'accoutument à un romantisme inquiétant et attendent toujours, dans toutes les circonstances de la vie, des solutions exceptionnelles et miraculeuses.

L'émulation est une force féconde, mais le goût du record est loin d'avoir la même valeur morale. Les sportifs accablent volontiers le fâcheux principe que la fin justifie les moyens et que tout est bon à un recordman pour obtenir le succès. Le résultat seul importe. Transposé dans la vie courante par des esprits ingénus, cet axiome présente des dangers qu'il est inutile de souligner. En tout cas, l'indulgence que nous témoignons pour toutes les ambitions plus ou moins légitimes de ceux de nos voisins qui aspirent à devenir vedettes développe dans la société d'aujourd'hui des germes de vanité et d'orgueil dont nous n'avons rien à attendre de bon. L'humanité, dans chacune de ses générations, reproduit l'équilibre d'un groupement scolaire. Que penser d'une société où tout le monde veut être premier ou dernier, et où nul ne consent à grossir l'armée obscure que forme cet élément solide de la nation qui s'appelle le Français moyen ?

LE SEMAINIER.

LA GUERRE CIVILE EN CHINE

La guerre civile règne depuis trop longtemps en Chine pour que l'on n'y soit accoutumé à ses plus atroces spectacles. D'ailleurs, le Chinois a toujours eu l'habitude des exécutions capitales et des supplices, accompagnés souvent d'expositions hideuses, de sorte que la vue des morts ne l'impressionne guère. On ne saurait donc s'étonner de l'impassibilité avec laquelle, devant cette boutique de Canton, les badauds regardent passer un des lugubres chariots, chargés de cadavres, sur lesquels on entassait, en les ramassant dans les rues, les victimes des combats de novembre dernier, entre communistes et nationalistes. Plusieurs centaines de corps furent ainsi relevés par ces moyens expéditifs, sans parler de tous ceux qui, ayant été arrêtés par le Kono Min Tang, furent exécutés. Mais les communistes chinois ont à leur actif bien d'autres atrocités.

LES EXPOSITIONS

Il y a deux ans, nous avons dit la surprise qu'avait provoquée la première exposition de M. J.-G. Goulinat. On ne connaissait de cet artiste que quelques rares toiles apparues dans les Salons. Sa réputation s'était surtout établie sur de difficiles et sensationnelles restaurations de tableaux. Par cette pratique qui exige une connaissance si approfondie des maîtres de la peinture, on pouvait croire qu'il s'était acquis une sorte de virtuosité le rendant apte à tous les pastiches. Cette étude l'a élevé beaucoup plus haut. De pénétrer les secrets des belles techniques l'a conduit à comprendre les vraies fins de l'art. Un artiste qui n'a jamais quitté l'École des anciens se crée un art fort et personnel ! Voilà de quoi réfuter les fameuses théories de l'indépendance des talents délivrés du savoir et des souvenirs. C'est qu'il ne s'est pas seulement nourri de l'enseignement de la tradition, des compositions solides, des matières riches ; il a retenu la leçon morale des longs efforts, le goût du définitif et du style. Cette armature manque aujourd'hui à trop d'artistes.

Dans la nouvelle exposition de M. Goulinat à la galerie Charpentier, nous retrouvons toute la sûreté de sa méthode. Ce sont d'abord les toiles peintes sur place, en face de la nature, toutes chaudes d'émotion, mais toujours réfléchies, observées avec un œil qui, à l'école des Hollandais ou de Corot, distingue la plus proche parenté des rapports et ne sépare pas l'effet de la justesse des valeurs. Elles restent sobres de gamme sans être pour cela dénuées de couleur. Certains paysages de Villeneuve-les-Avignon, de Certe, d'Orange, des Martigues, sans un éclat, retiennent dans leur pâte solide et leurs accords nuancés la chaleur et la lumière du Midi. On oublie trop aujourd'hui qu'on peut être coloriste avec une palette réduite et presque sourde. Ces œuvres nées de la sensibilité sont celles qui nous touchent le plus. On y sent la joie d'une vision qui perçoit la richesse des choses. Mais on ne saurait négliger les tableaux composés dans l'atelier suivant l'enseignement des classiques. Ceux-ci s'adressent davantage à notre goût de la raison et de l'équilibre ; ils se développent pour satisfaire à un besoin de cadence de notre esprit. Ils relèvent presque de l'architecture. Un arbre n'est plus seulement une tache, masse modelée par la lumière, mouvante au vent : c'est un portrait, une individualité inscrite sur le ciel. Si la matière est toujours généreuse, elle est moins active, moins vivante, et par conséquent plus lourde. Art cérébral que ce peintre a voulu grave et qui nous déshabitude des notes d'impression en faveur depuis tant d'années.

L'exposition voisine de Jean Helleu nous offre ce contraste. Ses paysages sont d'une distinction fine et rare. On sent la race. Mais la sensibilité de l'artiste s'effraie facilement des solidités. Le sentiment perd la notion du réel. Il y avait de la virilité dans l'impressionnisme. Et Sisley, qui est le maître préféré de cet artiste, en prisant sans aucun doute les délicatesses de cette vision, serait étonné

de l'inconsistance parfois à laquelle, dans la subtilité, aboutit l'école. Il y a tout de même bien de la justesse dans cette petite esquisse de la *Tempête* où dominent quelques notes roses et bleues dans les gris de la mer et du ciel.

JACQUES BASCHET.

LES THÉÂTRES

A défaut de pièces nouvelles, deux reprises importantes ont eu lieu cette semaine. C'est d'abord, à la Comédie-Française, celle du *Turcaret* de Lesage. Elle a plus de deux siècles d'existence, puisqu'elle date de 1709. Elle est classique et pourtant, par bien des traits, elle semble moderne. Elle a par moments la verve d'une comédie de Molière ou de Regnard et rappelle aussi, par l'apreté de sa satire et le réalisme des personnages qu'elle met en scène, les audaces du Théâtre-Libre. Il n'y a pas de financiers chez Molière. Peut-être, à l'apogée du siècle de Louis XIV, avaient-ils moins d'actualité qu'à son déclin, lorsque les malheurs publics avaient donné beau jeu aux spéculateurs et aux traitants. Parmi eux, *Turcaret* fit scandale, presque autant que *Tartuffe* parmi les dévots. Aujourd'hui, son héros nous apparaît plus ridicule que redoutable, et souvent naïf. Mais il garde le mérite d'être le premier en date d'une lignée littéraire qui a pullulé depuis. La troupe de la Comédie-Française, avec MM. Léon Bernard, Croué, Dehelly, Granval, Mmes Tania Fedor, Berthe Bovy, Bretty, Dussane, de Chauveron, a d'ailleurs poussé la pièce vers la bouffonnerie et non vers la satire âpre, ce qu'on ne saurait lui reprocher.

L'autre reprise est celle d'*Amants*, au théâtre Antoine. La pièce célèbre de M. Maurice Donnay est au moment critique : elle a plus de trente ans d'âge, ce qui n'est pas tout à fait assez pour la soustraire, comme un chef-d'œuvre classique, aux atteintes du temps, mais très suffisant pour qu'elle nous apparaisse démodée. L'étonnement ou, pour mieux dire, l'enchantement des spectateurs qui l'ont entendue l'autre soir a été de constater combien elle n'avait pas vieilli, ni par le tour d'esprit, ni par la construction scénique. A peine quelques détails matériels la datent-ils. C'est que son auteur, quelle que fût alors sa jeunesse, avait su atteindre le fond éternel des sentiments humains. M. André Brûlé et Mme Jane Provost ont été fort applaudis : l'un possède sur son public un irrésistible effet ; l'autre s'est attestée une fois de plus comme une comédienne parfaite de sensibilité, d'intelligence et de grâce. — R. DE B.

LA FÉERIE MODERNE AU MUSIC-HALL

A plusieurs reprises, déjà, en ces dernières années, on a eu l'occasion de signaler ici la transformation du music-hall. C'est là que s'est réfugiée, en se modernisant, la féerie. C'est là aussi seulement que les conditions de l'exploitation théâtrale permettent d'engager, pour monter un spectacle, des sommes fabuleuses qui ruindraient toute autre entreprise dramatique. Une revue de music-hall, du genre de celles que produisent aujourd'hui les Folies-Bergère, le Moulin-Rouge ou le Casino de Paris, est assurée de tenir l'affiche pendant de longs mois. On peut donc y prodiguer les frais de costumes, de décors et de figuration. Mais le faste ne suffit pas à la qualité artistique du spectacle. Il y faut aussi le goût et la mesure. On doit noter, en ce sens, une heureuse évolution que la nouvelle Revue des Folies-Bergère, particulièrement, rend très sensible. Sans doute y trouve-t-on l'abondance des défilés somptueux qui sont de tradition. D'autres tableaux, toutefois, cherchent moins à nous éblouir qu'à nous charmer : tels ceux dont nous reproduisons ici les images. La légende, l'actualité ou la fantaisie leur servent également de prétexte. Voici le château de la Belle au Bois dormant, exquise estampe qui pourrait servir d'illustration à une édition de luxe des *Contes* de Perrault ; voilà — à l'occasion du centenaire du Romantisme — le lac romantique, avec son saule pleureur, son temple d'amour, son beau cygne majestueux, son ciel chargé d'orages et son couple d'amants qui pourraient s'appeler Lamartine et



Dans les rues de Canton : transport des corps recueillis après les troubles communistes de novembre 1927.



Le château de la Belle au Bois dormant.



Le lac romantique.

RÊVE ET POÉSIE AU MUSIC-HALL : DEUX TABLEAUX DE LA NOUVELLE REVUE DES FOLIES-BERGÈRE
Photographies Cimpel.



Une réception dans le parc de l'hôtel de Massa.

Phot. Gimpel.



Les bulles de savon.

Phot. Walery.

LES CONTRASTES D'UNE GRANDE REVUE PARISIENNE : ÉVOCATION SECOND EMPIRE ET FANTAISIE MODERNE

Elvire, Musset et George Sand. La disparition du charmant hôtel de Massa, dernier vestige que le Second Empire avait laissé dans ces Champs-Élysées désormais annexés par l'automobile et la haute couture, nous vaut l'évocation d'une soirée dans ce cadre d'élégance, au temps des crinolines. Enfin, dans un style plus vif, le tableau des Bulles de savon, dont les énormes globes s'irisent sous les feux des projecteurs, tandis qu'un essaim de jeunes femmes, aux formes parfaites et aux gestes souples, se les renvoient de l'une à l'autre, en se jouant, est une vision de grâce et d'harmonie qui prolonge dans l'irréalité du rêve le plaisir des yeux.

LITTLE TICH

Little Tich, qui vient de mourir à Londres, à soixante ans, était aussi connu en France qu'en Angleterre. Il avait paru pour la première fois sur nos scènes de music-hall vers 1894, et il avait été célébré par Jean Lorrain comme un incomparable artiste. Le prince de Galles, qui devint le roi Edouard VII, lui témoignait sa sympathie. Lucien Guitry l'admirait. Charlie Chaplin, formé à son école, lui doit la meilleure part de son comique précis. Little Tich était un nain : il mesurait 1 m. 20. Mais il avait su tirer un étonnant parti de cette disgrâce physique elle-même. Il a laissé de lui une image populaire : celle d'un petit homme en équilibre instable sur d'immenses savates à semelles de bois. Plus tard, il renonça à cet accessoire et rechercha des compositions plus variées et plus fines. Les courts sketches qu'il mimait, tout en chantant et en dansant, étaient des chefs-d'œuvre d'humour et d'observation comique.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

LA VOIX DE L'AIGLON

Nous n'avons entendu qu'au théâtre la voix de l'Aiglon. Quant aux propos attribués au fils de l'Empereur, ils ont pour seule garantie de leur vérité le témoignage de l'auditeur occasionnel ou du confident. Jusqu'ici, on ne nous avait point mis sous les yeux les documents directs, originaux, que constituent une correspondance ou un journal intime. Ces papiers, jusqu'ici négligés ou ignorés, existaient pourtant dans les archives de Vienne. M. Jean de Bourgoing nous les communique aujourd'hui.

Les *Papiers inédits et le Journal du duc de Reichstadt*, c'est-à-dire les écrits autographes du jeune prince, trouvés dans la succession du comte Maurice de Dietrichstein, son gouverneur, nous offrent-ils quelque révélation sur le caractère et la tournure d'esprit du fils de l'Empereur ? Si l'on tenait, selon l'aphorisme de Buffon, que le style c'est l'homme, la lecture du journal et des devoirs écrits au cours des années 1826 à 1830 ferait naître des doutes sur l'intelligence tant vantée du petit duc. Aussi, n'était-il pas inutile de joindre à ces textes des extraits des mémoires de Dietrichstein à l'empereur d'Autriche et à Marie-Louise, et de sa correspondance avec cette dernière. Ces extraits nous permettent de suivre le développement intellectuel de Reichstadt et témoignent du conflit incessant de dons incontestables avec des défauts innés.

Les écrits de l'« Aiglon » ont pourtant une valeur historique indiscutable, car ils font cesser bien des légendes tenaces répétées par la pièce d'Edmond Rostand. Des manuscrits que l'on met sous nos yeux, il résulte que le duc de Reichstadt, dans sa patrie adoptive, n'a pas été élevé autrement que les princes de la maison de Habsbourg. Et, tout au plus, pourrait-on faire à la cour de Vienne ce reproche — sentimental du côté français, paradoxal du point de vue autrichien — d'avoir fait du fils de Napoléon un prince à la manière d'Autriche.

Quand le comte de Dietrichstein et les professeurs autrichiens reçurent la mission d'instruire le jeune prince, l'enfant que leur confièrent les dames françaises, ses premières éducatrices, avait une maturité qui n'était pas de son âge, et son esprit,



Le petit séminaire de Québec, fondé il y a près de trois siècles par Mgr de Montmorency-Laval et qui vient d'échapper à une tentative d'incendie. — Phot. Luvinois.

au dire de ses maîtres, était chargé de choses qu'il ne pouvait pas bien comprendre. D'où le mémorandum remis par Dietrichstein à Marie-Louise et affirmant qu'il était absolument nécessaire d'écarter du prince tout ce qui pouvait lui rappeler l'existence qu'il avait menée jusqu'alors.

D'octobre à décembre 1817, nous apprenons que le duc a un penchant très vif pour l'amusement et les distractions, que l'indifférence, la légèreté, l'étourderie sont ses défauts ordinaires, qu'il a, en outre, pour la contradiction, un penchant insurmontable qui met à une dure épreuve la patience de ses maîtres.

En août et septembre 1819, le petit duc, autorisé à assister à des chasses auprès de son grand-père ne les décrit pas trop maladroitement parce que le sujet lui plaît, l'amuse, et, parmi les pages du journal mis sous nos yeux, ce sont encore les récits de chasse et ceux de quelques excursions qui nous livrent, avec le moins de contrainte la pensée le style la tournure d'esprit de Reichstadt. M. de Bourgoing nous dit que l'ancien roi de Rome ne fut jamais « entravé dans son admiration pour son père », mais au contraire qu'il connaissait parfaitement son histoire et tout ce qui avait été écrit sur lui. S'il en fut ainsi, on ne peut pas ne pas être surpris quand on parcourt les plus importants des papiers du duc de Reichstadt qui consistent en une biographie ou plutôt en un panégyrique du maréchal de Schwarzenberg, général en chef des armées de la coalition contre la France, de trouver dans cette sorte de parallèle militaire entre Schwarzenberg et Napoléon des expressions d'une admiration qui va moins à son père, à l'Empereur trahi pour la première fois par la victoire, qu'à l'Autrichien pour la première fois triomphant.

Quand, lors de la campagne de France, Reichstadt observe les deux partis en présence, il semble moins s'impressionner de l'effort désespéré de Napoléon et de la France qu'admirer la stratégie des Alliés, riches de leurs masses combattantes : « Les Alliés avaient 162.000 hommes, Napoléon n'en avait pas plus de 70.000, mais il avait des forteresses pour bases de ses opérations et, au milieu de son pays, cette puissance croissait de jour en jour, tandis que le ravitaillement devenait de plus en plus difficile pour les Alliés. »

Déjà en évoquant l'incendie de la salle du bal donné en l'honneur de l'impératrice Marie-Louise, désastre dans lequel la femme de Joseph de Schwarzenberg, frère du général, trouva la mort, Reichstadt écrivait : « A cette occasion, la grandeur d'âme du prince remplit l'empereur d'admiration et toucha son cœur impitoyable. » Et nous trouvons encore ces lignes sur la réaction offensive des Alliés après le retour de l'île d'Elbe : « Schwarzenberg avait conservé l'armée autrichienne, sur

pied de guerre, si bien équipée qu'elle put se mettre en marche vers le Rhin dès qu'arriva à Vienne la nouvelle du débarquement de Buonaparte sur la côte méridionale de la France. »

Ce panégyrique c'est un devoir autrichien, visiblement imposé par les circonstances où se poursuivait l'éducation de l'adolescent au nom redoutable. D'autres témoignages ont révélé cependant que l'Aiglon eut le culte de la mémoire de son père et même le rêve personnel d'un grand rôle, sinon en France, du moins en Grèce ou en Pologne. Mais cela, que nous ont appris des confidentiels, et surtout Prokesch, ce ne sont point les papiers inédits du petit prince qui nous le confirment.

LE SOUVENIR DE JULES VERNE

Notre collaborateur F. Honoré a dit ce que fut le génie vulgarisateur, parfois prophétique de Jules Verne dont l'œuvre a réalisé le miracle d'avoir si peu vieilli au moment où l'on commémore le centenaire de son auteur. A ceux qui continuent de lire ces livres dont s'émerveille notre adolescence, séduite par les enquêtes dans le mystère et les courses dans l'infini, il faut signaler le volume, si vivant, où Mme Allotte de la Fuye ranime, avec une tendre pitié familiale et des documents personnels, l'attachante figure de l'écrivain. Le public en général connaissait peu cette existence qui ne fut point tapageuse, même au temps de sa gloire, et qui vaut d'être citée en exemple pour sa grande dignité et son labeur joyeux. Ces simples titres de chapitres : « Les Zones polaires de l'incertitude », « Secrétaires lyrique et pêcheurs de baleines », « Fièvres du corps et de l'esprit », « le Saint-Michel », « la Pluie d'or », « Croisières réelles et chimériques », indiquent l'intérêt sans cesse rebondissant de cette biographie dont les épisodes n'ont pas eu besoin d'être romancés.

Quand le *Tour du monde* parut dans le *Temps*, les correspondants parisiens des journaux d'Amérique câblaient chaque soir à New-York les péripéties d'une entreprise qui semblait alors irréalisable. A mesure qu'approchait le dénouement, cette fièvre atteignit son paroxysme. Des compagnies de navigation offraient — d'ailleurs vainement — à Jules Verne des primes considérables s'il faisait choix d'un de leurs navires pour ramener son héros à l'heure dite. Quand le romancier mourut, en avril 1905, un Anglais, un inconnu, traversa la Manche pour assister à ses funérailles. Il parut à la maison mortuaire, la silhouette roide et le visage bouleversé d'émotion. On raconte qu'il ressemblait à Philéas Fogg...

ALBÉRIC CAHUET.

Papiers inédits et Journal du duc de Reichstadt, publiés par M. Jean de Bourgoing, traduction française de M. Etienne Kruger, Payot, édit., 18 fr. — Jules Verne, sa vie, son œuvre, Simon Kra, édit., 16 fr. 50

LE PÉRIL DU FEU AU CANADA

Deux jours seulement après le désastre de l'hospice Saint-Charles, un nouveau sinistre aggravait la douleur de Québec. En quelques heures, la nuit encore, un incendie renforcé par un vent violent détruisait de fond en comble l'école Saint-Jean-Berchmans et en grande partie l'école Bissonnet, sa voisine. Cette fois, heureusement, on n'eut à déplorer qu'une seule disparition d'enfant, et, cette fois encore, la charité sut se faire héroïque. Réfugiée au cinquième étage où elle était allée chercher une fillette, une religieuse lança d'abord l'enfant dans les filets tendus par les pompiers, puis se jeta elle-même dans le vide ; arrêtée dans sa chute par une barre de fer où elle resta d'abord accrochée, elle finit par retomber en se blessant grièvement.

On devine l'émoi provoqué par ces incidents. Mais une coïncidence tragique agita l'opinion. Non seulement les établissements atteints étaient de nouveau des établissements d'assistance et d'enseignement, où les victimes devaient être surtout des enfants, mais, à deux jours d'intervalle, c'est la même congrégation de femmes qui était frappée et à l'hospice Saint-Charles et à l'école Saint-Jean-Berchmans. De là toutes les rumeurs que l'on peut deviner.

Peut-être seraient-elles négligeables si, presque aussitôt, le plus ancien, le plus important, le plus vénérable des collèges canadiens n'avait failli, lui aussi, devenir la proie des flammes. Seule la vigilance d'un veilleur permit d'éteindre aussitôt un commencement d'incendie nocturne. celui-là manifestement allumé par la malveillance, dans ce séminaire de Québec fondé voilà bientôt trois cents ans par un homme de chez nous, François de Montmorency-Laval, premier évêque de la Nouvelle-France. On voit quel désastre menaçait cette nuit-là un monument, mieux encore, une œuvre historique.

Or, récapitulons les incendies qui, depuis quelques années, ont appauvri le patrimoine matériel et moral du Canada français ; nous trouverons, au hasard, le sanctuaire historique de Sainte-Anne-de-Beaupré (deux sinistres), la basilique non moins précieuse de Notre-Dame de Québec, le collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière, le collège Saint-Hyacinthe, l'hospice Saint-Charles, l'école Saint-Jean-Berchmans, l'école Bissonnet. Et nous ne disons rien du désastre montréalais du Laurier-Palace, qui pose la question des enfants au théâtre, au cinéma, etc.

On le voit, le problème du feu devient pour le Canada français un problème angoissant. On peut ne pas adopter les rumeurs que fait circuler l'imagination populaire. On peut même adopter les conclusions des rapports officiels et déplorer avec eux les méfaits de la seule fatalité. On ne peut pas ne pas souhaiter que les institutions charitables, scientifiques, spirituelles, chargées d'intérêts si précieux, soient enfin convenablement défendues et contre toute malveillance et même contre toute négligence.



Une scène du film « Dawn » retraçant le martyre de miss Cavell : le procès. — Phot. International Press Bureau.

LE FILM « EDITH CAVELL »

Le ministère allemand des Affaires étrangères a fait faire récemment, à Londres et à Bruxelles, des démarches officielles pour obtenir que soit interdite la

présentation d'un film intitulé « Dawn » (l'Aurore) et où s'évoquent le procès et la mort de miss Edith Cavell.

Ce film, édité par une maison anglaise, a été tourné en Belgique sur les lieux mêmes où l'héroïque infirmière fut arrêtée, puis exécutée par les Allemands. La



Squelette de plésiosaure long de cinq mètres, datant de la période secondaire, découvert dans le comté de Warwick, en Angleterre.

prise des vues a été faite sur les indications précises des journalistes et des témoins oculaires belges et du consentement des autorités compétentes qui ont donné toutes autorisations pour l'exécution de ce film, en raison de son intérêt historique.

Les représentants de l'Allemagne à Londres et à Bruxelles ont fait valoir la crainte que la projection d'un tel film sur l'écran ne surexcite les esprits inutilement et n'aigrisse les relations internationales au moment où l'on s'efforce de réaliser une ère d'apaisement. Le ministre des Affaires étrangères belge, M. Hymans, tout en déclarant que l'apaisement des esprits était souhaitable, a fait remarquer que le gouvernement belge n'avait point le pouvoir d'interdire, pour des raisons politiques, la projection d'un film. Quant à l'autorité municipale, elle ne peut intervenir que si l'ordre est troublé. L'opinion, en Belgique, ne semble pas, d'autre part, devoir admettre facilement une interdiction du film de miss Cavell à la suite de démarches officielles du Reich.



Mme Bodart, compagne de captivité de miss Cavell, qui a figuré dans le film.

A Londres, si la réponse du gouvernement britannique aux représentations allemandes a été officiellement négative, on s'est pourtant inquiété de donner, dans la mesure du possible, satisfaction au Reich. Sir Austen Chamberlain est allé en personne voir M. P. O'Connor, doyen de la Chambre des Communes et directeur de la censure cinématographique. Il a, de plus, fait adresser une lettre par son secrétaire à l'éditeur du film, qui l'avait invité à une représentation privée. Cette lettre déclarait que le ministre ressentait la plus vive répugnance pour de pareils spectacles, que miss Cavell aurait désapprouvé certainement cette mise en scène de son sublime sacrifice et qu'il est d'autres épisodes d'héroïsme que l'on peut évoquer devant le public, sans risquer de provoquer, en d'autres pays, des sentiments d'amertume.

Ajoutons qu'en raison de cette attitude du ministre britannique, Mme Bodart, qui fut l'amie intime de miss Cavell et qui, comme elle, fut condamnée à mort par les Allemands — condamnation transformée en prison et en exil — a retourné à sir Austen Chamberlain la médaille de l'Ordre de l'Empire britannique qui lui avait été décernée. Dans le film « Edith Cavell », Mme Bodart jouait elle-même le rôle qui avait été le sien durant le procès, — le rôle de miss Cavell étant tenu par la célèbre vedette anglaise Caryl Chesson.

UN SQUELETTE COMPLET DE PLÉSIOSAURE

Une découverte zoologique du plus haut intérêt a été faite récemment en Angleterre, dans le comté de Warwick : celle du squelette d'un plésiosaure géant, sorte d'énorme lézard aquatique à long cou. Ce fossile sera placé au Muséum d'histoire naturelle de Londres, auprès d'un ichthyosaure, de dimensions plus petites, trouvé dans les mêmes parages et sans doute contemporain. Les savants estiment que le plésiosaure en question date de plusieurs millions d'années au moins. Généralement, dans les spécimens analogues que l'on possède, la tête manque. Ici le squelette est complet, ce qui lui donne une grande valeur. Il a même toutes ses dents. La tête du plésiosaure est triangulaire ; elle portait à son sommet un troisième œil dont les vestiges, dans la série animale, se retrouvent avec la glande pinéale de l'homme. Le monstre antédiluvien mesure 5 m. 30 de long sur 1 m. 20 environ à sa plus grande largeur. A l'époque où il vivait, l'Angleterre n'avait pas encore émergé des océans. Certains pensent d'ailleurs que les plésiosaures existent encore dans la profondeur des mers, et Arthur Conan Doyle prétend en avoir aperçu un nageant dans les eaux de la mer Egée. Mais il faut se défier de l'imagination des romanciers, malgré tout le talent de l'auteur du *Monde perdu*.